

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

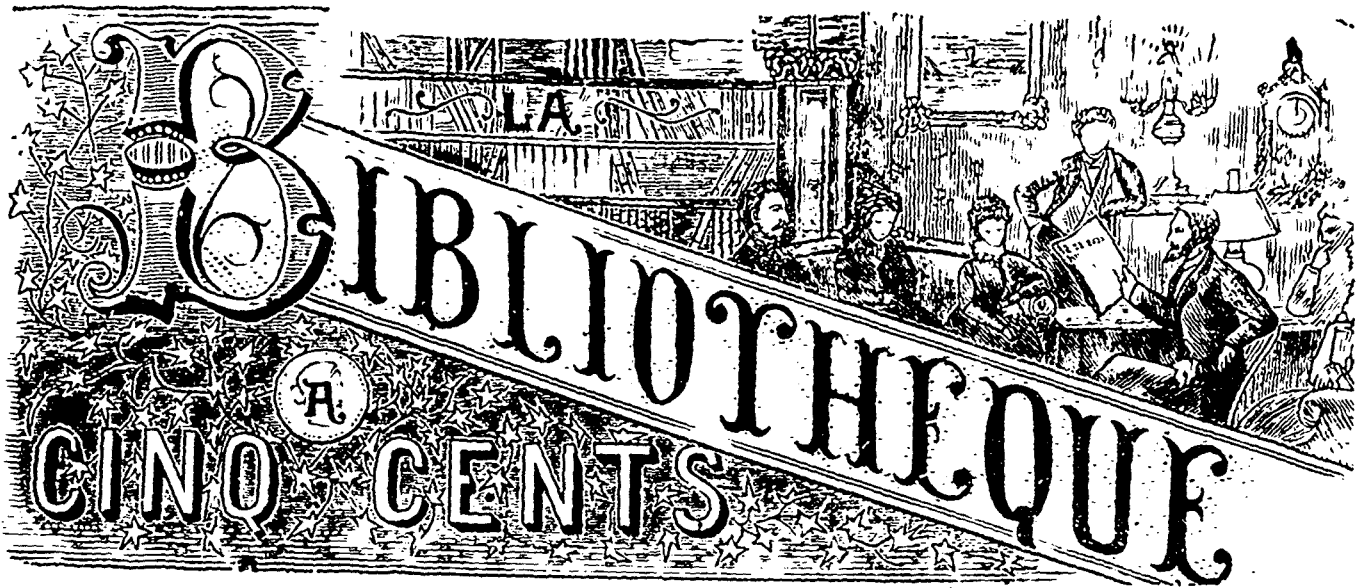
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distorsion le long de la marge intérieure  | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible   |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.   |  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
										←	



Publiée par POIRIEN, BESSETTE & OIE., 1540, rue Notre-Dame

Vol. III

{ PAR AN }  
\$2.50

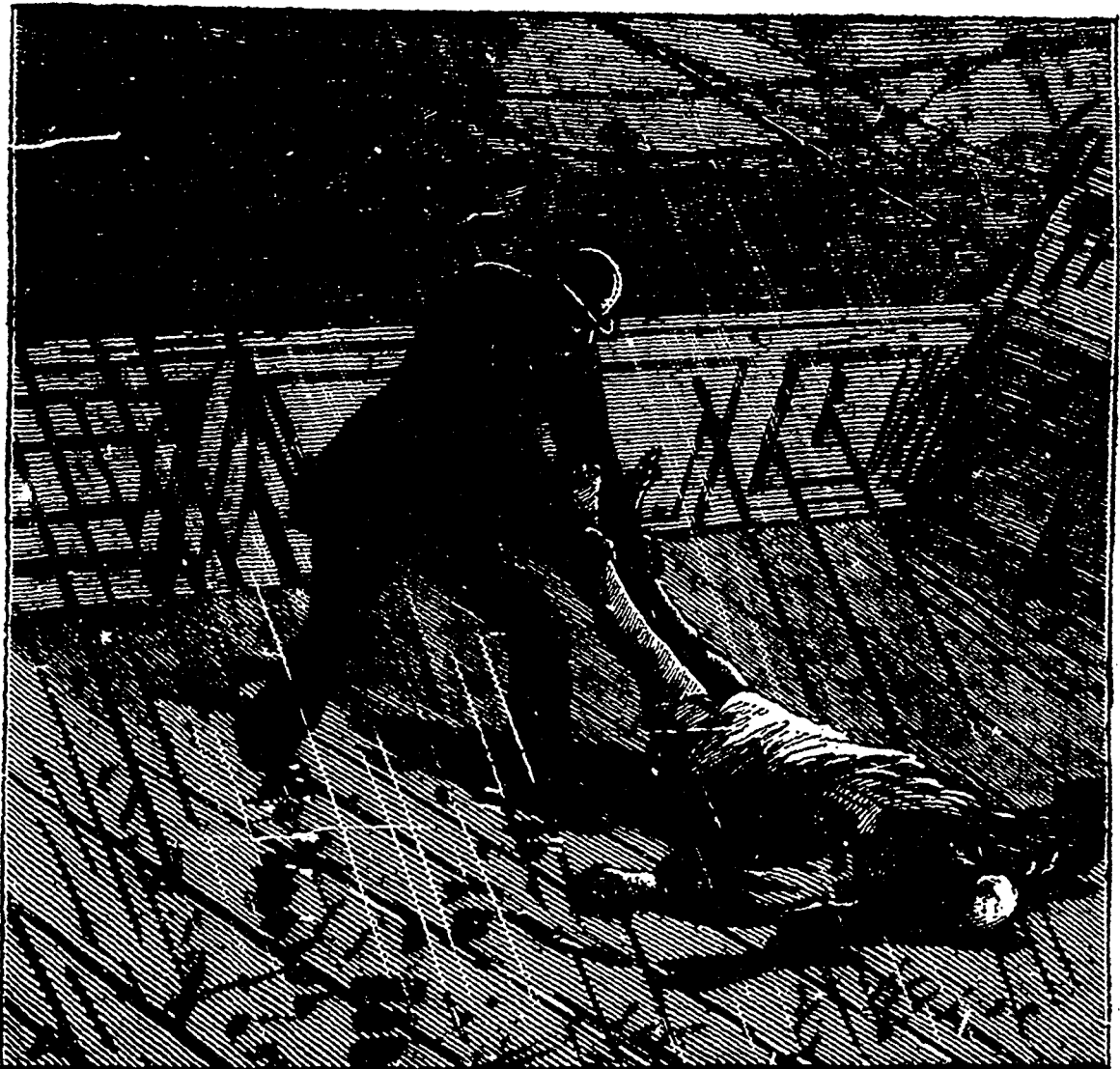
MONTREAL, 21 JUILLET 1887

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 15

## LE DRAME DE L'ALBATROS

Septième Série du MÉDECIN DES FOLLES - - par Xavier de Montépin



La besogne de l'assassin devint facile, il souleva sa victime et la laissa glisser dans le gouffre.

# LE DRAME DE L'ALBATROS

SEPTIÈME SÉRIE DU " MÉDECIN DES FOLLES "

I

FRANTZ RITTNER FAIT SES COMPTES

Le lendemain de la visite dont nos lecteurs ont appris le résultat, dans la précédente série de ce roman, Paula, heureuse de la trouvaille de Georges, partait pour Paris en compagnie du jeune médecin et se rendait rue Saint-Lazarre à la maison de banque de Jacques Lefebvre.

Le banquier était absent pour quarante-heures.

Mademoiselle Baltus donna des instructions au caissier afin qu'un chèque signé Georges Vernier fût payé à présentation, quel qu'en fût le chiffre.

En quittant la rue Saint-Lazarre elle passa chez son notaire et le pria d'aller à la maison de santé d'Auteuil pour dresser l'acte de vente.

— Il ne doit pas être question de moi dans cet acte... ajouta-t-elle. Le docteur Vernier sera seul et unique propriétaire. Je désire même que mon nom ne soit point prononcé, et qu'on ignore si je suis la commanditaire de l'acquéreur.

Le rendez-vous était pris pour midi, nous le savons.

Georges arriva à midi moins cinq minutes avec le notaire de Paula.

Rittner les attendait en compagnie du sien, et débuta par ces paroles :

— Ce qui est convenu est convenu, mon cher confrère. Je suis un honnête homme et je n'ai qu'une parole, mais je fais une insigne folie en vendant trop bon marché.

— Non, répondit Georges ; à mon point de vue, je paye la maison ce qu'elle vaut.

Le jeune médecin se trompait.

Rittner, voulant à tout prix s'éloigner, faisait un sacrifice énorme sur la valeur réelle de son établissement.

— Le compte dont vous me parliez hier, est établi... dit-il, le voici... J'ai reçu par avance pour plusieurs pensionnaires, dont vous trouverez les noms sur mes livres, une somme de quarante mille francs. Vous n'avez donc à me payer que trois cent dix mille francs...

L'acte, rédigé par les deux notaires, fut signé par le vendeur et l'acheteur, puis Georges remit à Frantz un cheque payable à vue sur Jacques Lefebvre.

— Quand les pièces seront-elles prêtes ? demanda le jeune homme aux notaires.

— Pas avant huit jours, lui fut-il répondu ; il faut ce temps pour les publications légales, l'enregistrement et la purge d'hypothèques...

— Mais, fit observer Rittner, le docteur Vernier peut entrer en possession quand bon lui semblera.

— Cela n'est pas douteux.

— Alors, dit Georges, je prendrai possession après-demain, et je ferai ma première visite avec vous, docteur.

— Après-demain j'aurai l'honneur de me mettre à vos ordres...

— A quelle heure, le matin, visitez-vous vos pensionnaires ?

— A dix heures.

— J'arriverai donc à dix heures moins un quart.

On se sépara, et Georges rejoignit mademoiselle Baltus qui lui avait donné rendez vous à la gare du chemin de fer de Lyon.

— Eh bien, lui demanda-t-elle.

— Eh bien ! mademoiselle, répondit-il, tout est terminé... La maison de santé d'Auteuil vous appartient sous mon nom.

— Dites qu'elle est à vous, docteur...

— Cependant...

— Oh ! bien à vous, interrompit Paula, et, si vous êtes mon débiteur pour le prix d'acquisition, nous nous arrangerons de telle sorte que le remboursement de ce prix ne puisse être pour vous une gêne et vous donner jamais la moindre inquiétude. Quand prendrez-vous possession ?

— Après-demain, à dix heures du matin.

— Je vous accompagnerai, nous visiterons la maison ensemble, puis nous ne songerons plus qu'à retrouver madame Delarivière et ma chère Edmée...

Pauvre Edmée !... Pauvre Jeanne !

Depuis la tentative d'évasion à laquelle nous avons assisté, Jeanne privée de la visite quotidienne de sa fille et de cette promenade dans le parc dont elle avait pris l'habitude inconsciente, devenait de plus en plus triste et sombre.

La lueur de la vie semblait vaciller chez elle, prête à s'éteindre comme s'était éteinte déjà la lueur de l'intelligence.

Le traitement de Rittner, les stupéfiants administrés, à haute dose, produisaient leur effet. On pouvait préparer le suaire et le cercueil, et d'avance creuser la fosse.

Edmée, brisée de corps et d'âme par un choc au-dessus de ses forces, se trouvait entre la vie et la mort, et plus près de la mort que de la vie.

Une fièvre violente s'était emparée d'elle.

A des moments d'inquiétante prostration succédaient d'effrayants délires que ne calmaient point les médicaments employés.

Le médecin en sous-ordre qui, nous devons le dire, soignait la jeune fille avec sollicitude, ne voyait guère à son état d'autre issue qu'un de ces dénouements funestes : la mort ou la folie.

— Pauvre enfant... murmurait-il avec cette sentimentalité vague et creuse dont les fils de la blonde Germanie sont généralement pourvus. Folle comme sa mère ! ! Mieux vaudrait la voir endormie du sommeil éternel.

L'affaire de la vente de sa maison de santé avait été si rapidement conclue que le docteur Rittner en était non moins étonné que joyeux.

— Je suis libre ! se répétait-il, en se frottant les mains... Je partirai quand bon me semblera, et je ne laisserai rien derrière moi...

Après le départ de Georges et des deux notaires il avait commencé, sans perdre une minute, à faire ses malles, avec le fiévreux entraîné d'un écolier la veille des vacances, se promettant de se diriger le surlendemain vers l'Allemagne, par un train rapide, dès que le docteur Vernier aurait pris possession de l'établissement.

Il ne se préoccupait plus de ses malades. Ses angoisses et ses terreurs imposaient silence à sa cupidité. Riche d'ailleurs au delà même de ses espérances, ce n'était point de l'or qu'il lui fallait désormais. C'était la certitude de vivre tranquille et impuni.

Il brûla le carnet de magasin noir rempli de notes et d'indications mystérieuses à l'encre rouge.

— Aussitôt loin de Paris, se dit-il, adienne que pourra ! Plus rien à craindre... Ce ne sont pas les intéressés qui me rechercheront pour me sommer de tenir ma parole... Et puis, où me trouveraient-ils ? Frantz Rittner aura disparu... Il ne restera rien de lui...

Une réflexion soudaine arrêta le médecin des folles dans son monologue et tomba comme une goutte d'eau glacée sur l'ébullition de son allégresse.

Pour quitter la France, pour disparaître, pour se créer à l'étranger une personnalité nouvelle, il lui fallait des papiers en règle portant un autre nom que le sien.

Or, quatre jours auparavant, il avait pris le parti de confesser son projet de fugue au frère de Mathilde en lui remettant les passeports périmés qu'il s'agissait de *rajeunir*.

Le faussaire émérite s'était engagé formellement à régulariser les dates et à les rapporter sans le moindre retard.

Promesse vaines ! René Jancelyn ne donnait point signe de vie.

— C'est singulier ! pensa le docteur. Pourquoi ce retard et ce silence ? J'irai m'en enquérir dès aujourd'hui.

Frantz Rittner, lorsqu'il eut bouclé ses malles, fit prévenir le médecin adjoint qu'il désirait lui parler.

Le jeune Allemand ne se fit point attendre.

—Mon cher collaborateur, lui dit le médecin des folles, je dois vous annoncer une fâcheuse nouvelle... Nous allons nous séparer...

—Je m'y attendais, répondit le docte fils du pays des milliards.

—Vraiment ?

—Oui, monsieur le docteur, j'ai su que deux notaires étaient venus ici ce matin, et j'ai compris que vous vendiez la maison de santé...

—Vous ne vous trompiez pas... Je vous quitte avec un vif regret, car je n'ai eu qu'à me louer de vous sous tous les rapports, mais d'importantes affaires me rappellent impérieusement au pays... Vous sentiriez-vous, par hasard, disposé à en faire autant ?

—Pas le moins du monde, monsieur le docteur, et quand bien même je le voudrais, je ne le pourrais pas...

—Pourquoi donc ?

—Je suis soldat réfractaire et noté comme tel... Une punition sévère m'attendrait en Allemagne...

—Très bien... Vous serait-il agréable de demeurer attaché à la maison de santé ?

—Je préférerais cette situation à toute autre... Je suis habitué à vivre ici, j'y complète mes études, et puis je porte un vif intérêt à ces pauvres folles...

—Vous êtes sentimentales ! fit Rittner en riant.

—Peut-être... On me disait cela lorsque j'étudiais à l'université d'Heidelberg... Je suis de nature rêveuse... Les cheveux blonds et les yeux bleus de mademoiselle Edmée me rappellent vaguement une cousine à moi dont j'étais fort épris quand j'avais quatorze ans...

—Restez donc ici, puisque vous vous y trouvez bien...

—Je le voudrais, mais votre successeur agréera-t-il l'offre de mes services ?...

—Pourquoi non ? Ce successeur prendra possession de l'établissement après-demain matin... Je vous présenterai à lui et ferai de vous un si sérieux éloge que votre position, je l'espère du moins, loin de diminuer, grandira...

—Croyez à ma vive gratitude...

—Le docteur Georges Vernier, ainsi se nomme mon successeur, se propose de faire avec nous sa première visite aux pensionnaires... Tenez la main à ce que, des caves aux combles, tout soit mis dans un admirable état d'ordre et de propreté...

—Je donnerai des instructions et je surveillerai moi-même...

—Un mot encore... Les enterrements des deux pensionnaires décédés ont-ils eu lieu ?...

—Oui, monsieur le directeur, pendant que vous étiez avec les notaires...

—Les représentants des deux familles y ont-ils assisté ?

—Oui, monsieur le directeur...

—Très bien... pensa Frantz Rittner, cela me fait deux sommes assez rondes à toucher avant mon départ... Je passerai demain chez les héritiers...

Et il congédia le médecin adjoint.

## II

### LES PRÉOCCUPATIONS DE MATHILDE

Frantz Rittner se rendit à son cabinet situé, nous le savons, au rez-de-chaussée du pavillon de gauche, et s'occupa de mettre à jour les livres qu'il devait laisser à son successeur.

Cette besogne l'occupait assez longtemps.

Vers dix heures il monta s'habiller et quitta la maison d'Auteuil pour se mettre à la recherche de René Jancelyn.

Le médecin des folles alla directement rue Taitbout, où nous savons que demeurait le frère de Mathilde.

—M. Jancelyn ? demanda-t-il au concierge qui, le connaissant, lui répondit :

—M. René n'est pas chez lui.

—Supposez-vous qu'il doive revenir d'ici à peu de temps et que je ferai bien de l'attendre ?...

—Impossible de le dire à monsieur... Voici trois jours que nous n'avons vu M. René...

—Trois jours ! s'écria Frantz.

—Oui, monsieur, tout autant, et comme ça ne lui arrive jamais de s'absenter ainsi sans prévenir, mon épouse et moi nous sommes inquiets.

—Vous ne devinez pas où il est ? reprit Rittner.

—Non, monsieur...

—En voyage peut-être ?

—Ça m'étonnerait beaucoup, car, lorsque M. René est sorti pour la dernière fois, il n'emportait ni malle, ni valise ni sac de nuit, ni rien du tout.

—S'il rentre aujourd'hui, dites lui, je vous prie, que je l'attends chez moi demain matin, ayant à lui parler sans retard d'une chose importante et très urgente.

—Je n'y manquerai pas...

Rittner, surpris et désappointé, se fit conduire rue des Tournelles.

Il traversa la cour sans parler au concierge, s'engagea dans l'escalier sombre, monta directement au cinquième étage, et s'étonna de ne plus voir sur le panneau central de la porte à laquelle il frappa la signature. LANDRINET, ornée d'un parafe compliqué, signature et parafe dont nous avons signalé l'existence lors de la visite nocturne de Fabrice Leclère au frère de Mathilde.

Personne ne répondit.

Le médecin des folles laissa s'écouler deux ou trois secondes et frappa de nouveau à plusieurs reprises, en mettant entre les coups des intervalles franc-maçonniques.

Puis il fredonna le refrain qui tenait lieu de mot de passe aux associés de Jancelyn. *Perruque blonde et collet noir.*

Le résultat fut négatif.

A coup sûr René n'était point dans le logement servant d'atelier pour ses travaux de faussaire.

Le médecin des folles redescendit et heurta légèrement du bout de sa canne les carreaux de la loge.

Le concierge, papa Philippe, montra son nez couronné de lunettes.

—M. Landrinet n'est donc pas chez lui ? demanda Rittner.

—Vous venez de là-haut ?

—Oui.

—On ne vous a pas répondu ?

—Non.

—Naturellement... Fallait parler au concierge avant de monter... Le local est vide... M'sieu Landrinet, (un parfait locataire, je me plais à le proclamer), est déménagé.

—Déménagé ? répéta Frantz Rittner avec stupeur.

—Bien sûr que oui, et il en avait le droit, cet homme, payant rubis sur l'ongle le terme échu et celui à échoir... L'idée de filer lui a pris tout d'un coup... demandez-moi pourquoi !

—Et quand est-il parti ?

—Voilà quinze jours approchant... je ne me souviens pas au juste...

—Mais je l'ai vu depuis quinze jours et il ne m'a rien dit.

—Apparemment il aura oublié.

—Où allait-il en partant d'ici ?

—A la campagne...

—Quelle campagne ?

—Du côté de Fontenay aux Roses ou de Bourg-la-Reine...

—Voilà tout ce que vous savez ?

—Oui, monsieur... Mais, si vous voulez louer le local qu'occupait m'sieu Landrinet, il est vacant.

—Merci...

Rittner quitta la rue des Tournelles l'oreille basse et, cette fois, très alarmé.

—Tout cela est bien étrange ! se dit-il, René déménagé mystérieusement de la rue des Tournelles depuis deux semaines... Absent de la rue Taitbout depuis trois jours... Ceci ressemble presque à une fuite... Il aura su qu'un péril imminent nous menaçait, et l'égoïste aura disparu sans même se donner la peine de m'avertir...

Une pensée encore plus inquiétante traversa l'esprit du médecin des folles et fit courir un frisson sur sa chair.

— Et s'il n'avait pas eu le temps de fuir !... murmura-t-il. S'il était arrêté !! J'aurais tout à craindre... Il me chargerait impitoyablement pour essayer de se tirer d'affaire... Quo se passe-t-il donc ? Comment le savoir ?...

A la hauteur du passage de l'Opéra, Rittner renvoya sa voiture.

Il étouffait, il avait besoin d'air et de mouvement et, tout absorbé par ses angoisses, il se mit à marcher droit devant lui, sur le boulevard, sans se demander où il allait...

En face du Vaudeville il s'arrêta, le visage moins bouleversé, jeta un regard autour de lui pour s'orienter, descendit la rue de la Chaussée d'Antin et gagna la rue Saint-Lazare, puis celle de la Rochefoucauld dont il gravit rapidement la pente.

Il allait voir Mathilde et se croyait certain, sinon de rencontrer René chez sa sœur, au moins d'apprendre par elle ce qu'il était devenu.

La concierge l'arrêta au passage par ces mots :

— Monsieur demande ?

— Mademoiselle Mathilde Jancelyn.

— Bon ! fit la concierge. Il paraît que monsieur n'a pas vu mademoiselle depuis quelque temps.

— Ah çà ! se dit Rittner, est-ce qu'elle est aussi déménagée, celle-là ?...

La concierge reprit :

— Mademoiselle Jancelyn ne demeure plus ici...

— Depuis quand ?

— Depuis quinze jours.

— Pouvez-vous m'indiquer sa nouvelle adresse ?

— A peu près, oui, monsieur... Mademoiselle Jancelyn habite maintenant Neuilly...

— Quelle rue de Neuilly ?

— Ça, je l'ignore...

Frantz Rittner, énervé par ces déceptions successives, mais non découragé et plus que jamais désireux d'arriver à son but, regagna la rue Saint-Lazare, sauta dans une voiture qu'il prit à l'heure, ordonna au cocher de le conduire à Neuilly, et se dit :

— Quand je devrais frapper à la porte de toutes les maisons, il faudra bien que je trouve Mathilde.

Au moment du départ de Fabrice et de M. Delarivière pour New-York la sœur de René, nous le savons, commençait à éprouver un sentiment très vif pour le jeune Paul de Langeais.

Au moment où se passaient les faits dont nous sommes l'historien véridique, Mathilde atteignait sa vingt-quatrième année, et l'amour, ce sentiment divin, n'avait jamais fait battre son cœur.

Paul de Langeais, en entrant à l'improviste dans la vie de Mathilde, venait d'opérer une véritable métamorphose et de jouer en quelque sorte le rôle de Pygmalion animant Galathée...

De son côté Paul de Langeais n'était pas moins vivement épris. Ce provincial était également captivé par le charme de la femme et par les étrangetés de l'artiste.

Orphelin, maître de sa fortune et de son nom il n'avait pas hésité à les offrir à Mathilde ; et cette dernière s'était retirée, pour cacher son bonheur, dans une petite villa, située à Neuilly Saint James, en face l'île qui appartient aux Rothschild. Son fiancé venait l'y voir tous les matins et ne la quittait que le soir.

Depuis cette retraite, Mathilde n'avait conservé aucunes relations avec ses amis d'autrefois et la plupart de ses anciennes amies. Elle ne recevait que le petit baron Pascal de Landilly et mademoiselle de Civrac, née Gréluche.

René savait son adresse, mais ne venait point la voir, et nous devons ajouter qu'elle en prenait facilement son parti.

Le matin du jour où nous avons vu le docteur Frantz Rittner se mettre en quête du nouveau logis de Mathilde, cette dernière avait eu à déjeuner Adèle et Landilly.

Après le repas plein d'entrain et de gaieté, M. de Langeais,

ayant affaire à Paris chez son banquier, était parti en compagnie de ses deux invités qui voulaient assister aux courses d'Auteuil.

La jeune femme se trouvait seule.

Depuis son installation à Neuilly, c'était la première fois que Paul la quittait pour toute une après-midi.

A peine le bruit de la voiture eut-il cessé de se faire entendre, qu'elle se sentit triste, agitée, prise d'une inquiétude vague et sans cause appréciable.

Elle voulut lire, s'installa sur une chaise longue et prit un roman nouveau auquel le public faisait un succès de vogue...

A peine eut-elle parcouru distraitement les premières pages du volume qu'elle le referma avec impatience.

— Ce livre est ennuyeux comme la pluie !... murmura-t-elle.

Mathilde se trompait.

Ce n'était pas le roman à la mode, c'était la solitude qui dégageait l'ennui dont son âme était obsédée.

Habitée depuis deux semaines à la présence incessante de Paul, elle ne pouvait se passer de lui, et la maison qu'il venait de déserté lui semblait vide.

Elle quitta sa chaise longue, fit le tour du jardin, s'ennuya de plus en plus, regagna le salon, essaya de dormir, mais ne vint point à bout de fermer les yeux, monta dans sa chambre à coucher et, pour tuer le temps, se mit à fouiller les meubles, rongeant et dérangeant ses dentelles et ses bijoux.

En furetant dans les tiroirs d'un petit chiffonnier qu'elle n'avait point ouvert depuis son déménagement de la rue de la Rochefoucauld, elle mit la main sur un coffret en vicié argent ciselé. Elle fit tourner dans la serrure la clef liliputienne et ouvrit ce coffret.

Il renfermait des papiers entassés pêle-mêle et attestant par leur désordre qu'ils avaient été placés là tout à fait au hasard.

— Voilà une occupation ! se dit Mathilde. Peut-être au milieu de ce fouillis trouverai-je des choses intéressantes...

Elle vint s'asseoir près d'une fenêtre, renversa sur ses genoux le contenu du coffret et se mit en devoir d'examiner les papiers, pour les trier ensuite et pour déchirer ou brûler ceux qui lui sembleraient insignifiants.

Il y avait un acte de naissance, des factures acquittées, quelques papiers timbrés, et des lettres, de nombreuses lettres.

Mathilde en relut quelques-unes et les froissa dans ses mains avec un geste de mauvaise humeur.

Tout à coup un petit billet très fripé se trouva sous ses doigts.

Il portait le nom et l'adresse de René Jancelyn, mais le timbre de la poste ne l'estampillait pas.

— L'écriture de Fabrice Leclère ! pensa la jeune femme.

• Elle déplia ce billet et lut les lignes suivantes en style télégraphique :

« Mon cher René,

« F. Baltus a le chèque dans les mains. — Il parle d'un expert et du P. de la R. — Situation tendue. — Vite un conseil. — J'attends, café du Helder. — Brûle billet.

« 3 décembre 73.

« F. L. »

— F. Baltus... murmura Mathilde en fronçant les sourcils comme quelqu'un dont la mémoire travaille. D'où me vient ce billet ?... Ah ! je me souviens... Mon frère, un jour, l'a laissé tomber chez moi, à son insu, en ouvrant son portefeuille. Curieuse comme toutes les femmes, j'ai voulu savoir... j'ai mis le pied sur le papier, et René est parti sans se douter qu'il l'avait perdu... F. Baltus... je me rappelle ce nom... L'homme dont j'ai vu guillotiner l'assassin à Melun, le jour où Fabrice retrouvait son oncle, se nommait Frédéric Baltus... Quel est ce chèque dont parle le billet ? Je ne sais pourquoi, mais il me semble qu'entre mon frère et Fabrice il y avait un secret au sujet de M. Baltus... C'est peut-être tout simple... Fabrice connaissait ce jeune homme et, sachant que René est de première force en écritures, il voulait sans doute le faire nommer expert... Qu'est-ce que c'est que le P. de la R. ? Le procureur de la République, sans doute... Il était donc question d'un crime ?... C'est singulier, tout cela ! Il faudra que je questionne

René, il me grondera peut-être d'avoir été curieuse, mais il ne refusera pas de me répondre... Je garde ce chiffon.

Mathilde avait fini d'inspecter tous les plis que contenait le colifrot.

Elle y remit le billet mystérieux et quelques autres papiers utiles à conserver, elle le referma sans en retirer la clef, le replça où elle l'avait pris, brûla dans la cheminée les vieilles lettres insignifiantes puis elle se rassit et resta longtemps songeuse, renversée en arrière, les mains croisées derrière sa jolie tête blonde, et le regard fixé sur quelque objet qu'elle ne voyait pas...

Peu à peu ses paupières s'alourdirent.

Le sommeil, appelé en vain une heure auparavant, venait de lui-même. La jeune femme s'endormit.

Quand elle se réveilla, son premier coup d'œil fut pour la pendule.

Les aiguilles indiquaient six heures et demie.

Mathilde descendit au rez-de-chaussée.

—M. de Langeais est-il rentré ? demanda-t-elle à la femme de chambre.

—Non, madame.

—Vous en êtes sûre ?...

—Oh ! oui, madame...

L'inquiétude vague de la jeune femme passa brusquement à l'état aigu et se compliqua de jalousie...

—Il allait chez son banquier, il le disait du moins... pensa-t-elle. Son banquier n'a pu le retenir si longtemps... D'ailleurs, si je ne me trompe, les maisons de banque ferment à quatre heures... et il en est tout près de sept !... Où est Paul ? Que fait-il ? Un accident peut-être... Mais non... Une autre femme plutôt... Une autre femme ! une rivale ! Ah ! si je le savais !... D'abord, s'il me trompe, j'en mourrai.

Et Mathilde, dévorée d'angoisses, alla s'installer près de la grille du jardin ; là, le cœur bouleversé, la tête à l'envers, les yeux humides, elle attendit.

Le soleil baissait.

Sept heures sonnèrent.

M. de Langeais ne revenait pas.

—Ah ! dit la jeune femme à haute voix, il me semble que je deviens folle !!

A ce moment précis le roulement des roues d'une voiture se fit entendre dans l'avenue et se rapprocha rapidement.

Mathilde ne respirait plus.

—Est-ce lui, enfin ? balbutia-t-elle.

### III

#### LE CHÈQUE DE VINGT CINQ MILLE FRANCS

C'était bien Paul de Langeais.

Le coupé fit halte devant la grille.

—C'est vous !... enfin, c'est vous ! s'écria Mathilde en s'élançant vers le jeune homme au moment où il descendait de voiture.

Elle lui jeta ses deux bras autour des épaules, et tendit son front à ses lèvres.

Après un mouvement d'imperceptible hésitation, M. de Langeais effleura le front qui s'offrait à lui et que couvraient à demi les cheveux en désordre. Mais ce baiser fut si froid que Mathilde sentit son cœur se serrer.

—Comme vous revenez tard... murmura-t-elle d'une voix à peine distir etc.

—Oui... répondit laconiquement Paul, j'ai été retenu plus longtemps que je ne croyais devoir l'être...

—Chez votre banquier ?

—Chez mon banquier.

—Bien vrai ?

—Ai-je l'habitude de mentir ? demanda M. de Langeais d'un ton raide.

—Non... oh ! non !... reprit vivement Mathilde. Je ne sais ce que je dis... il ne faut pas m'en vouloir... C'est que, voyez-vous, j'étais si inquiète... J'avais peur...

Elle s'interrompit.

—Peur ? répéta Paul, de quoi ?

—De tout... d'un accident... puis je craignais aussi qu'une autre femme peut-être...

Mathilde s'interrompit de nouveau.

Le jeune homme haussa les épaules.

—Ah ! rép'... a-t-il, vous êtes folle !...

—Que vous... vous... Je suis jalouse... Est-ce ma faute ? Je vous aime tant... Il me semble que toutes les femmes doivent vous aimer de même et chercher à vous plaire.

—Eh bien, maintenant, vous voilà rassurée...

—Pas tout à fait.

—Comment ?

—Vous n'êtes pas du tout le même qu'au moment de votre départ. Vous paraissez sombre et triste... Il me semble qu'il a dû se passer quelque chose que je ne sais pas, et que vous m'apportez de mauvaises nouvelles.

—Vous vous trompez, Mathilde...

—Ainsi, je n'ai rien à craindre ?

—Rien...

—Vous qui ne mentez jamais, Paul, oseriez-vous me jurer cela ?

—Pourquoi non ? Mais à quoi bon d'inutiles serments à propos des enfantillages qui sans motif vous traversent l'esprit ? Laissons cela et parlons d'autres choses.

Les questions de la jeune femme, auxquelles il ne répondait cependant que d'une façon tout évasive, contrariaient et gênaient Paul de Langeais, cela sautait aux yeux, et Mathilde était trop intelligente pour ne pas s'en apercevoir.

Elle sentit redoubler son angoisse ; son cœur se serra de plus en plus, mais elle cessa d'interroger et, prenant le bras du jeune homme qu'elle passa sous le sien, elle dit d'une voix qu'elle s'efforça d'affermir et même de rendre gaie :

—Nous allons dîner, mon ami... Voulez-vous me suivre ?

—Sans doute...

—Avez-vous faim ?

—Je ne crois pas...

—Baste ! l'appétit, dit-on, vient en mangeant... Nous en aurons peut-être tout à l'heure une preuve nouvelle...

Et Mathilde entraîna Paul dans la salle à manger, où la femme de chambre les servit.

Le dîner fut mortellement triste.

L'appétit ne venait point à M. de Langeais.

Mademoiselle Jancelyn parlait pour s'étourdir, mais c'est à peine si de loin en loin elle obtenait une réponse.

Les larmes lui montaient aux yeux. Il lui semblait de plus en plus positif que quelque chose d'inconnu et de funeste allait se produire dans sa vie, et qu'un malheur planait sur elle.

En de telles conditions le repas ne se prolongea guère et s'acheva silencieusement.

Mathilde la première quitta la table, s'approcha de Paul qui lui faisait face et, s'appuyant doucement sur son épaule, murmura tout bas à son oreille d'une voix presque suppliante :

—Venez-vous ?..

—Où ? demanda M. de Langeais.

—Au petit salon...

—Pourquoi si vite ?

—Que faire si nous ne montons pas ?

—La soirée est magnifique, allons plutôt au jardin...

—Non... au jardin on pourrait nous entendre...

—Eh bien, qu'importe ?

—Il importe beaucoup, répliqua Mathilde, viens là-haut, je t'en prie...

—Soit... murmura Paul avec une contraction des sourcils qui n'annonçait point que l'acquiescement ainsi formulé lui fût agréable.

Il suivit Mathilde au premier étage et franchit avec elle le seuil du petit salon où nous avons vu la jeune femme dormir dans l'après-midi.

Elle s'assit sur une chauffeuse et fit signe à M. de Langeais de venir prendre place à côté d'elle.

Il obéit, mais avec une contrainte manifeste.

Mathilde avait frappé sur un timbre.

La femme de chambre alluma les cinq bougies d'un candélabre placé sur un meuble et se retira.

—Maintenant, dit la sœur de René, nous sommes seuls, bien seuls... Causons...

—Et de quoi parlerons-nous ? demanda le jeune homme avec un sourire forcé.

—Paul cher Paul, reprit Mathilde, tu ne veux pas me faire souffrir plus longtemps sans motif, moi qui donnerais ma vie pour t'épargner une souffrance... Tu vas me dire franchement ce qui te préoccupe...

—Rien... Je te le répète...

—Eh bien ! au risque de te déplaire encore, je te répondrai qu'en affirmant cela tu me trompes ! Au moment où tu descendais de voiture, ton air rêveur et sombre m'a frappée vivement. Soutiendras-tu que tu n'as rien quand je te rappellerai la froideur de ton baiser ! Ta lèvre était de glace en effleurant mon front ! et pendant le dîner tu ne m'as pas dit vingt paroles ! Et tout à l'heure tu ne voulais pas monter !... tu semblais craindre de t'isoler avec moi... Est-ce que tout cela est naturel ?... Voyons, cher Paul, aie confiance en moi... Tu es revenu de Paris sous une impression attristante... Pourquoi ? A quel propos ? Que s'est-il passé ? Qui as-tu vu ? Que t'a-t-on appris ?

M. de Langeais baissa la tête.

—Ne m'interroge pas balbutia-t-il.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il vaut mieux que je me taise.

—Ne vois-tu pas que ton silence me fait mal ?... Je veux savoir... On t'a parlé de moi, j'en suis sûre...

—Non... et d'ailleurs, qu'aurait-on pu me dire ?...

—Du mal ! beaucoup de mal !... Hélas ! c'est si facile ! Combien de femmes jalouses de mon bonheur, combien d'hommes envieux du tien, chercheront peut-être à me noircir à tes yeux et à calomnier les légèretés de ma vie d'artiste ! Et cependant la Mathilde d'autrefois n'existe plus, je te le jure ! Depuis que je t'aime, depuis que je t'appartiens, je ne me reconnais pas moi-même !... Tout est changé en moi, va ! bien changé ?

—Personne ne m'a parlé de toi... répliqua Paul vivement, je t'en donne ma parole d'honneur !...

—Dois-je comprendre que je ne suis ni directement ni indirectement la cause de ta préoccupation ?

—Oui et non...

—Explique-toi, je t'en supplie... Quelle que soit ma part de responsabilité dans tes soucis, je veux la connaître... Au moins, quand je saurai de quoi tu m'accuses, je pourrai me disculper...

—Mais je ne t'accuse pas...

—Je te dis que tu m'accuses !! Au nom du Ciel, réponds-moi... Dis-moi tout, ou je vais croire que tu ne m'aimes plus...

La veille ou le matin de ce jour, Paul aurait répondu à une telle parole en prenant Mathilde dans ses bras, en la pressant contre son cœur, et la jeune femme s'attendait sans doute à une tendre démonstration de ce genre...

Son attente ne se réalisa point.

M. de Langeais se contenta d'attacher sur elle un long et mélancolique regard.

Mathilde ressentit si douloureusement cette déception que des larmes inondèrent ses joues.

—Paul, cher Paul, balbutia-t-elle, tu me caches un secret, je le vois bien, et ce secret doit être terrible... Aie confiance en moi, par pitié ! Par pitié, dis-moi tout !... Tu vois bien que le doute me rend folle, et que les angoisses me tuent !

Mathilde, en parlant ainsi, avait jeté ses bras autour du cou de M. de Langeais et sanglotait sur sa poitrine.

L'émotion provoquée par cette crise de désespoir fut plus forte que la résolution froide du jeune homme.

—Eh bien, oui, fit-il, je vais parler... Tu sauras tout, mais il faudra me répondre franchement.

—Oui, oh ! oui ! je le jure ! D'ailleurs, je n'ai rien à cacher...

—Il y a quelques semaines, tu t'en souviens, je t'envoyai un chèque destiné à l'acquisition d'une parure qui te donnait envie...

—Si je m'en souviens !... s'écria Mathilde.

—Tu te souviens du chiffre inscrit sur ce chèque ? poursuivit M. de Langeais.

—Parfaitement... ce chiffre était égal au prix de la parure désirée par moi, et que tu m'offrais avec une princière galanterie.

—Et le prix de cette parure ?

—Vingt-cinq mille francs... Mais pourquoi me questionner au sujet d'un chiffre que, pas plus que moi, tu ne peux avoir oublié ?

#### IV

##### EN PRÉSENCE DU FAUSSAIRE

—Ne m'interroge pas, et laisse-moi continuer... dit M. de Langeais...

Mathilde fit un signe affirmatif.

—Ce chèque de vingt-cinq mille francs, poursuivit le jeune homme, a-t-il été présenté à la caisse de mon banquier ?

—Mais sans doute...

—Quand ?

—Le lendemain du jour où je l'avais reçu.

—Es-tu allée toi-même en toucher le montant ?

—Non.

—Pourquoi ?

—Je craignais les coups d'œil indiscrets, les remarques et les commentaires des employés...

—Qui as-tu envoyé à ta place ?

—Mon frère René.

—C'est étrange ! murmura Paul dont le front, qui s'était éclairci pendant quelques secondes, redevint sombre tout à coup...

—Etrange ? répéta Mathilde. Que vois-tu d'étrange à cela ?

Au lieu de répondre à cette question, M. de Langeais continua :

—Es-tu bien sûre que ton frère se soit présenté en personne à la caisse avec le chèque, et qu'il ait touché les vingt-cinq mille francs ?

—Parfaitement sûre...

—En as-tu la preuve ?

—Oui, et la meilleure de toutes.

—Laquelle ?

—J'avais confié le chèque à René vers les cinq heures du soir ; le lendemain, avant onze heures, il est venu déjeuner avec moi, et m'a remis la somme qu'on venait de lui compter.

—Allons, s'écria Paul, cela devient de plus en plus incompréhensible !... A moins, ajouta-t-il, que ça ne soit trop clair.

—Je ne vois rien d'obscur là-dedans ! dit la jeune femme, très intriguée de ces dernières paroles et de l'interrogatoire que Paul lui faisait subir. Est-ce une énigme que tu me donnes à deviner ?

—Une énigme, oui... très sérieuse, et dont le mot, j'en ai peur, est terrible...

—Paul, explique-toi !... tu m'effrayes ! S'agit-il toujours de ce chèque ?

—Toujours...

—Eh bien ?

—Eh bien, le chèque de vingt-cinq mille francs n'a pas été présenté chez mon banquier le lendemain du jour où je te l'avais fait parvenir...

—C'est impossible ! interrompit Mathilde.

—Je n'en sais rien, mais c'est prouvé. Et à la place de ce chèque on en a présenté, ce matin, un autre. Tu entends, ce matin même !...

—J'entends, mais je ne comprends pas...

Paul eut un sourire ironique et reprit :

—Je vais m'expliquer...



Il n'eut pas le temps de le faire.

Un vigoureux coup de sonnette, retentissant à la grille de la villa, arrêta la parole sur ses lèvres.

—Qui peut venir à cette heure ? demanda M. Langeais.

—Mon frère, sans doute, répondit Mathilde.

Le jeune homme tressaillit et répéta :

—Ton frère !

—Je le crois. Un mot de lui m'a prévenu qu'il allait partir pour un long voyage, et qu'il viendrait me dire adieu...

—Ah ! fit M. de Langeais d'une voix sourde, il arrive bien mal !

Mathilde, se méprenant au sens de ces mots, répliqua :

—Je trouve qu'au contraire il arrive merveilleusement à propos. Il va te donner les explications que tu désires, et t'apprendra comment il se fait que le chèque en question n'ait été touché qu'aujourd'hui.

Paul, regardant la jeune femme à la dérobée, se demanda :

—Est-elle de bonne foi ?

Au moment où il se posait cette question, on frappa deux coups légers à la porte du petit salon.

—Entrez ! dit Mathilde.

La femme de chambre parut sur le seuil.

—Madame, fit-elle, c'est le frère de madame.

Mathilde jeta sur Paul un regard interrogatif.

Le jeune homme était devenu très pâle.

Ce fut lui qui répondit.

—Priez M. Jancelyn de monter, commanda-t-il d'une voix dont les intonations parurent à Mathilde singulières et inquiétantes.

—A la minute précise où mon frère a sonné, reprit-elle, tu allais m'expliquer quelque chose.

—Ah ! sois tranquille, répliqua Paul, tu ne perdras rien pour attendre !

René Jancelyn entra.

—Bonsoir, petite sœur... dit-il en embrassant Mathilde. M. de Langeais, je vous salue...

Paul lui rendit son salut, mais d'une façon raide et contrainte.

—Tu viens bien tard, commença Mathilde.

—C'est vrai, répondit René, je ne crois pas cependant qu'il soit tout à fait heure induc... d'ailleurs je n'ai pu venir plus tôt. Tout un monde d'affaires ! Une sorte de liquidation générale ! Mais, comme je pars demain matin, je n'ai pas voulu me mettre en route sans t'avoir embrassée, et me voilà !

—Tu as d'autant mieux fait de venir que tu pourras donner à M. de Langeais des renseignements précis au sujet d'une affaire qui le préoccupe.

—Je suis aux ordres de M. le vicomte, répliqua René avec une assurance plus apparente que réelle, car il ressentait un commencement de défiance et de trouble. De quoi s'agit-il ?

—Tu as bien touché pour moi, n'est-ce pas, demanda Mathilde, un chèque de vingt-cinq mille francs signé par M. de Langeais ?

René sentit un petit frisson d'angoisse courir sur sa chair, mais il était assez maître de lui-même pour dissimuler ses impressions, quelle qu'en fût la nature ou la violence ; il répondit donc du ton le plus naturel :

—Certainement j'ai touché, et tu le sais aussi bien que moi, petite sœur, puisque avant midi, ce jour-là, je t'ai remis les fonds...

Mathilde se tourna vers Paul.

—Tu vois... lui dit-elle. Je savais bien... il y a là quelque malentendu...

M. de Langeais, sans même paraître l'entendre, s'adressa à René et le fit en ces termes :

—Vous êtes bien certain, monsieur, de n'avoir pas commis quelque erreur ?

—Quelle erreur, je vous prie, aurais-je pu commettre ? répliqua fort effrontément René.

—C'est à vous, monsieur, que je le demande...

—Il m'est impossible de répondre, ne comprenant pas la question...

—Elle est bien simple cependant, et vous me semblez obliques. Je vais donc vous rafraîchir la mémoire. Au jour indiqué par votre sœur et par vous, on ne vous a pas vu chez mon banquier, et vous n'avez présenté ou fait présenter à la caisse aucun chèque de vingt-cinq mille francs...

—Mais, monsieur... interrompit René.

—Ah ! laissez-moi continuer ! fit violemment Paul de Langeais. Je le répète et je l'affirme, on ne vous a pas vu et vous n'avez envoyé personne !! En revanche, ce matin même, on a touché le montant d'un chèque signé par moi, sinon souscrit par moi... un chèque de QUARANTE-CINQ MILLE FRANCS... Entendez-vous, monsieur ?

—QUARANTE-CINQ MILLE FRANCS ! répéta Mathilde stupéfaite, comment cela peut-il se faire ?...

Paul étendit la main vers René.

—C'est ce que, pour la seconde fois, je demande à monsieur ! dit-il.

Le coup était direct et rude.

Néanmoins l'associé de Frantz Rittner fit bonne contenance.

—Eh ! monsieur, s'écria-t-il, j'ignore absolument ce que tout cela signifie... Je me suis dérangé pour rendre service à ma sœur... J'avais un chèque de vingt-cinq mille francs... On m'a compté vingt-cinq mille francs, je vous le répète ! Le reste ne me regarde pas, et je n'ai point à m'en occuper !

Paul de Langeais tira de sa pocho un carnet, l'ouvrit et consulta l'une des feuilles.

—Vous avez présenté un chèque de vingt-cinq mille francs, soit ! reprit-il ensuite. Quel numéro d'ordre portait ce chèque ?

—Je n'en sais rien... répondit impudemment le frère de Mathilde. Pourquoi m'en serais-je inquiété ? pourquoi m'en souviendrais-je ?

—Ce chèque, continua le gentleman, ce chèque portait et porte encore le numéro 5,520 que vous voyez inscrit sur la souche en regard du chiffre VINGT-CINQ MILLE tracé par moi effacé par vous, et remplacé par le chiffre QUARANTE-CINQ, MILLE ? Monsieur René Jancelyn, vous êtes un faussaire !

—Paul... balbutia la jeune femme effarée. Que dis-tu là ! Ce serait monstrueux, mais grâce à Dieu c'est impossible !

Le frère de Mathilde se sentait pris, ce qui ne l'empêcha point de jouer l'indignation et de se donner l'attitude d'un homme injustement soupçonné.

—Vous m'insultez, monsieur ! s'écria-t-il, vous m'en rendez raison !

Paul eut un sourire moqueur, accompagné d'un geste dédaigneux.

—Vous rendre raison ! répliqua-t-il, moi... à vous ?... Allons donc ! vous plaisantez, monsieur ! Depuis quand les gens de ma sorte rendent-ils raison aux clients du baigneur ?...

René, devenu livide, fit un mouvement comme pour bondir sur M. de Langeais.

Mathilde, folle d'épouvante et de douleur, s'élança entre eux...

## V

## L'INCENDIE

—Paul, s'écria la jeune femme en joignant les mains, je t'en supplie, je te le demande à genoux, ne répète pas cette accusation odieuse... Songe à ce que tu dis...

—Je dis, s'écria M. de Langeais dont la colère et l'indignation grandissaient et qui n'était plus maître de lui-même, je dis que vous m'avez pris pour un niais, et que vous vous êtes trompé ! Vous avez cru qu'un gentilhomme de province, nouveau venu dans la vie parisienne, assez épris et assez riche pour glisser dans un bouquet un chiffon de papier rose valant vingt-cinq mille francs, était un naïf ou un fou, jetant sa signature au hasard, et alors, en homme habile que vous êtes, spéculant sur ma sottise ou sur ma folie, vous avez falsifié le chèque et vous m'avez volé vingt mille francs...

—Non?... cent fois non !... interrompit Mathilde avec exal-



tation, René n'a pas fait cela ! Il est mon frère ! . Je réponds de lui, et l'insulter c'est m'insulter moi-même !..

—Ah ! taisez-vous aussi, vous ! commanda Paul d'une voix tonnante. Après la comédie de la femme amoureuse, ne jouez point le drame de la femme offensée ! ! Ce serait peine perdue. . J'ai cessé d'être dupe...

—Mon Dieu... mon Dieu ! balbutia Mathilde en fondant en larmes. Est-ce bien toi qui parles ? Me soupçonnes-tu véritablement d'être complice d'un acte abominable !..

—Acte que je n'ai point commis, je le jure ! dit René dont le sang-froid était revenu. Expliquons-nous avec calme, monsieur le vicomte, et vous me jugerez mieux...

—Ainsi donc, répliqua Paul, vous avez toutes les audaces ! Ah ! vous voulez une explication ! Je vous l'accorde ! Elle sera claire et ne sera pas longue !

Il ouvrit de nouveau le carnet de chèque dans lequel se trouvait la feuille détachée, et il poursuivit :

—C'est si simple, pardieu ! qu'un enfant comprendrait ! Voici le chèque lavé et surchargé, votre œuvre ! . Au lieu du chiffre de *vingt-cinq mille francs* que j'avais tracé, il porte une écriture qui ressemble à la mienne, mais qui n'est pas la mienne. le chiffre de *quarante-cinq mille*. Or ce chèque est sorti des mains de votre sœur pour passer dans les vôtres, vous en convenez vous-même... C'est vous qui l'avez présenté, et c'est à vous qu'on l'a payé ! . Concluez, monsieur s'il vous plaît...

Mathilde se laissa tomber à genoux aux pieds de son amant. Elle comprenait enfin l'infamie de René.

—Grâce !... balbutia-t-elle en tendant vers Paul ses mains suppliantes. Grâce, au nom du Ciel ! .

—Grâce, dites-vous ! répéta M. de Langeais. Ah ! soyez tranquilles tous les deux ! Je ne vous livrerai pas à la justice. Si je vous dénonçais, il faudrait témoigner contre vous devant un tribunal... Il faudrait avouer tout haut que j'ai vécu dans l'intimité de la sœur d'un faussaire ! Il faudrait remuer trop de boue, et j'ai peur des éclaboussures !... Vivez en paix dans votre honte et partagez vous mes dépouilles... Mais j'ai soif d'air pur, et je pars...

Mathilde se tordait les bras en répétant :

—Pitié ! je ne suis pas coupable...

Le vicomte n'entendait rien.

Il poursuivit.

—Je vous épargne, non pour vous, mais pour moi... Seulement ne vous retrouvez jamais sur ma route... Oubliez jusqu'à mon nom... Je ne vous connais plus. Je dédaigne de vous envoyer au bagne, et je ne veux même pas garder la preuve de votre crime...

M. de Langeais, en disant ce qui précède, jeta sur le tapis le chèque falsifié qu'il tenait toujours à la main, et sortit de la chambre sans écouter et sans regarder Mathilde qui continuait à balbutier d'une voix éteinte :

—Grâce... pitié pour moi... Je suis innocente et je t'aime...

René eut un sourire cynique au moment où la porte se refermait, et s'élança pour ramasser le chèque tombé en lui et sa sœur.

La jeune femme avait vu, ou plutôt deviné, le mouvement de son frère.

Elle le devança, saisit le papier, et se dressa devant le misérable, les yeux étincelants de fureur, en serrant le chèque dans sa main crispée.

Un tremblement nerveux agitait son corps, des dents s'entrechoquaient, un large cercle de bistre se dessinait autour de ses paupières rougies.

Elle étendit le bras vers René qui recula malgré lui, surpris et effrayé de cette attitude menaçante.

—Ah ! cria Mathilde d'une voix rauque, Paul a dit la vérité ! tu es un lâche ! tu es un infâme ! tu es un faussaire !..

—Eh bien, après ? répliqua brutalement le complice de Fabrice et de Rittner, que t'importe cela ?.. Ne t'ai-je pas donné ce qui te revenait ? As-tu quelque chose à me réclamer ?.. Ai-je souci de tes injures ? Rends-moi ce chèque et tais-toi !

—Lâche et menteur ! continua la jeune femme, je n'ai rien

à te réclamer, dis-tu ? Je te réclame mon bonheur que tu viens d'anéantir ! J'aimais... J'étais aimée... L'avenir enfin m'appartenait... Tu viens de tout briser... Paul de Langeais grâce à toi me méprise et, maintenant qu'il te sait infâme, il ne reste plus qu'à te tuer demain, comme on a tué Frédéric Baltus il y a six mois ! !

En entendant le nom de l'homme assassiné René tressaillit violemment, devint pâle comme un spectre et sentit le vertige s'emparer de lui.

Il promena autour de la chambre des yeux hagards pour s'assurer que personne n'était là pour écouter les paroles de sa sœur.

Puis, chancelant ainsi qu'un homme qui vient de recevoir sur la tête un coup de massue, il balbutia :

—Silence, malheureuse folle ! ! Silence ! !... .

—Ah ! continua Mathilde dont les prunelles s'injectaient de sang. Ah ! tu as peur ; Ah ! tu voudrais que je me taise ! N'y compte pas ! !... Je parlerai ! !... Je te connais maintenant, infâme... Je te connais bien ! tu n'es pas seulement un faussaire, tu es un assassin, ou le complice d'un assassin ! Ce chèque m'a tout fait comprendre... C'est à propos d'un chèque falsifié comme celui-ci que Fabrice et toi vous avez résolu la mort de Frédéric Baltus. J'ai une lettre en mon pouvoir... Une lettre que t'écrivait Fabrice et que tu as perdue chez moi... Je ne la comprenais pas alors... Aujourd'hui j'en comprends chaque mot et je la garde, cette lettre et je garde le chèque que voici, et je m'en fais des armes contre toi ! ! Rends-moi mon amour ! rends-moi mon bonheur !... Rends-moi Paul de Langeais, ou je t'envoie à l'échafaud, et Fabrice en même temps !

Et la jeune femme, pareille à une furie vengeresse, marchait, les poings levés vers son frère.

René, livide de peur et de rage, lui saisit les poignets.

—Donne-moi le chèque !... donne-moi la lettre !... dit-il d'une voix sourde qui sifflait en passant entre ses dents serrées.

Mathilde répéta :

—Rends-moi Paul !... Rends-moi mon bonheur !... sinon l'échafaud !... Tu entends ?

—Ces papiers !... ces papiers !... reprit René.

—Jamais !

—Je les veux et je les aurai.

—Je te défie !... .

Le misérable accepta le défi.

De son bras gauche, avec une vigueur doublée par la colère, il enlaça Mathilde afin de paralyser sa résistance, tandis que de la main droite il s'efforçait de lui enlever le chèque... .

La jeune femme se débattait pour échapper à la brutale étreinte de René, elle se tordait comme une couleuvre, elle lui mordait le poignet en balbutiant :

—Tu n'auras rien !... tu me tuerais plutôt ! Rends-moi mon amour !... Rends-moi mon bonheur !

René, haletant, se taisait sans lâcher prise.

La lutte était effroyable.

Mathilde, quoique plus faible, ne semblait pas devoir être facilement vaincue.

Tout à coup, par un effort violent et imprévu, elle se dégagea, glissa le chèque dans le corsage de sa robe, se réfugia dans l'un des angles du petit salon et se mit en défense comme une tigresse acculée.

René bondit de nouveau sur elle, et le combat corps à corps recommença silencieux et terrible.

On n'entendait que le bruit des respirations stridentes, accompagnant des piétinement sourds.

Le complice de Rittner avait saisi sa sœur par les épaules et la serrait de manière à l'étouffer, ou tout au moins à lui faire perdre connaissance.

Sans doute il allait y réussir, quand il chancela et perdit l'équilibre. Ses pieds venaient de s'embarasser dans la longue traîne de Mathilde.

Il tomba à la renverse en entraînant la jeune femme avec

lui, et tous deux se débattirent enlacés, lui, resserrant de plus en plus son étroite hémicide, elle se défendant avec ses ongles, avec ses dents...

Ce groupe étrange et sinistre, roulant sur le tapis comme un nœud de serpents, heurta le guéridon sur lequel se trouvait le candélabre à cinq branches et le renversa.

Ni le frère ni la sœur ne s'en aperçurent dans le premier moment.

Que leur importait l'obscurité ?

René voulut en finir.

Il saisit de la main droite le cou de Mathilde ; ses doigts crispés agirent à la façon d'un étoupeur ; ses ongles déchirèrent l'épiderme.

La jeune femme se mit à râler.

Une seconde de plus et ce râle allait devenir celui de l'agonie.

René se releva brusquement. Une grande clarté remplissait le petit salon.

—Le feu !... balbutia le faussaire.

Mathilde, étranglée à demi, se ranima pour répéter :

—Le feu !

Les bougies du candélabre renversé avaient enflammé les rideaux, et l'incendie se propageait avec la vitesse de la foudre, remplissant l'atmosphère de la fumée âcre des étoffes consumées.

—Tu voulais m'envoyer à l'échafaud, chère sœur ! s'écria René. Je ne te crains plus, et ton secret va mourir avec toi !...

En même temps il bondit au dehors, referma derrière lui la porte à double tour et prit la clef, laissant Mathilde au milieu des flammes...

## VI

### OU CLAUDE MARTEAU RÉAPPARAÎT

—Ah ! le misérable ! cria la jeune femme parvenant, non sans peine, à se dresser sur ses genoux d'abord, puis sur ses pieds. Le misérable ! il m'enferme et le feu grandit ! Il veut me brûler vive ! il m'assassine... et je suis sa sœur !... A moi !... au secours ! Venez à mon aide ! je ne veux pas mourir... Sauvez-moi... Je veux me venger...

Ce désir de vengeance rendit à Mathilde la force nécessaire pour se traîner jusqu'àuprès du petit meuble dont nous avons parlé.

Elle prit le coffre dans lequel étaient enfermés ses papiers, elle y plaça le chèque signé par Paul de Langeais et falsifié par René.

Ceci fait, et sachant la porte fermée, elle courut à l'une des fenêtres avec la résolution de l'ouvrir et de se précipiter au dehors depuis le premier étage, au risque de se briser dans la chute.

Hélas ! les rideaux enflammés, les tentures que dévorait l'incendie, formaient devant elle une barrière infranchissable...

Il lui fallut reculer jusqu'au milieu de la pièce.

Elle se sentait défaillir.

La fumée devenait de plus en plus épaisse, le plancher craquait.

Mathilde voulut appeler de nouveau à l'aide. La parole expira dans sa gorge haletante.

Elle se laissa tomber à genoux et, se souvenant tout à coup d'une prière de son enfance oubliée depuis longtemps, elle la répéta machinalement en regardant les flammes avec des yeux hagards.

Le cercle de feu se rapprochait.

Mathilde aurait pu compter les minutes qui désormais lui restaient à vivre.

Cependant, depuis le dehors, on apercevait l'incendie.

Les deux femmes au service de Mathilde, entendant les appels désespérés de leur maîtresse au milieu des crépitements du brasier, avaient perdu la tête et parcouraient les rues voisines en criant au feu.

Dans cette partie de Neuilly les habitations sont séparées

les unes des autres par de vastes jardins ; néanmoins quelques personnes commençaient à arriver sur le lieu du sinistre, pleines de bonne volonté, mais impuissantes à porter secours.

Et d'ailleurs, que faire ? une fumée noire et épaisse fermait toutes les issues. Le feu attaqua l'escalier...

Pénétrer dans cette maison condamnée, c'était courir à un mort certain...

Tout à coup cependant la porte à demi consumée du petit salon vole en éclats sous un choc formidable...

Un homme en costume de marin bondit dans la pièce où il a entendu pousser des cris, mais la fumée l'aveugla ; il ne voit rien... il parle ; on ne lui répond pas.

—Tonnerre de Brest ! murmure cet homme. Suis-je arrivé trop tard ou me suis-je trompé de chambre ? Griller sa peau pour le roi de Prusse, c'est ça qui ne serait pas drôle !...

Soudain un jet de flamme écarlate, traversant les ténèbres, éclaire l'endroit où se trouve Mathilde, accroupie et presque inanimée, mais n'ayant point lâché le coffre.

Le matelot glisse ce coffre dans sa chemise de flanelle, saisit et soulève la jeune femme qui perd connaissance entre ses bras robustes, sort de la chambre en bondissant comme il y est entré, s'élançant dans l'escalier dont les marches carbonisées s'éroulent sous ses pieds, et se trouve enfin au dehors, sain et sauf, avec son fardeau.

—Il n'était que temps ! dit-il en aspirant une énorme bouffée d'air pur. Tonnerre de Brest ! ça chauffe crânement dur là-dedans !...

En ce moment un jeune homme perça la foule qui s'amasait dans l'avenue conduisant au logis incendié, et s'écria avec un indicible accent d'angoisse et d'épouvante :

—Mathilde ! où est Mathilde ?...

—Si c'est de cette petite dame que vous parlez, la voici... répondit Claude Marteau que nos lecteurs ont deviné déjà.

La tête de Mathilde évanouie reposait sur l'épaule du matelot.

Paul de Langeais, car c'était lui, vit la pâleur livide de la jeune femme, ses yeux fermés et, chancelant, balbutia :

—Morte ! elle est morte !

—Non, monsieur... répliqua Claude. Évanouie seulement...

—Vous en êtes sûr ?

—Pardieu !... La petite dame n'a ni une égratignure ni un cheveu brûlé, je vous le garantis !... Sortons-la d'abord de cette foule où on étouffe, elle reprendra bientôt connaissance...

Les curieux s'écartèrent devant le courageux sauveteur qui put arriver jusqu'à la grille, suivi de Paul de Langeais.

Ce dernier n'avait plus la tête à lui.

—Où la conduire ? répétait-il, où lui donner les soins nécessaires ?

—Ça n'est pas difficile à trouver... répondit Claude Marteau. Si vous voulez venir avec moi, nous allons mettre la petite dame en lieu sûr...

—Où donc ?...

—Chez mes patrons, tout à côté. Ils sont en voyage... Ainsi donc vous ne dérangerez personne. Ça vous va-t-il ?

—Ah ! je le crois bien ! J'accepte avec reconnaissance !... Allez, je vous accompagne...

Claude Marteau, surnommé *Bordeplat*, était d'une force si prodigieuse que la jeune femme qu'il portait dans ses bras lui semblait à peine plus lourde qu'un enfant et ne ralentissait point sa marche.

Quatre ou cinq cents pas tout au plus séparaient l'habitation de Mathilde de la villa de M. Delarivière.

A mi-chemin à peu près sur le boulevard de la Seine, le matelot rencontra Laurent qui, surpris par des lueurs insolites, se dirigeait du côté de l'incendie.

Il le mit au courant de ce qui se passait et termina par ces mots :

—Vite, une chambre pour madame, M. Laurent, s'il vous plaît.

L'intendant, alléché par l'espoir très vraisemblable d'une sérieuse gratification, mit un empressement extrême à se rendre aux désirs de Claude Marteau.

—Je passe le premier. Quand vous arriverez, la chambre sera prête.

Et, tournant sur ses talons, il reprit à la plus rapide allure le chemin de la villa.

Cinq minutes plus tard Mathilde, qui ne revenait point à elle-même, était étendue sur le lit d'une confortable chambre du rez-de-chaussée.

L'ex-matelot la regardait avec attention.

—C'est drôle ! se disait-il à voix basse. Je parierais deux écus de cent sous contre un œuf dur, que j'ai vu quelque part ce mignon visage-là... Mais où et quand ? Je ne m'en souviens pas...

Paul de Langeais, debout à côté du lit, tenait dans ses mains une des mains glacées de Mathilde, et s'effrayait de l'immobilité persistante de la jeune femme.

Il se tourna vers Claude Marteau et Laurent, et leur dit :

—La situation de madame m'épouvante. Il faudrait un médecin, et le plus vite possible...

—Que monsieur ne s'inquiète point, répondit Laurent, je viens d'envoyer le groom à Courbevoie chercher un docteur.

Claude Marteau, nos lecteurs le savent depuis longtemps, avait l'inaction en horreur...

En conséquence, il sortit de la villa pour retourner sur le théâtre de l'incendie où sa présence pouvait être utile.

Comme il allait franchir la petite porte donnant sur le boulevard de la Seine, il s'aperçut qu'il avait gardé le petit coffret de vieil argent, enlevé des mains de la jeune femme au moment du sauvetage dont nous avons été témoins.

—Je le lui rendrai demain, pensa-t-il en revenant sur ses pas, en ouvrant la porte de son pavillon, et en posant le coffret sur une table.

Ceci fait, il retourna au feu.

Les secours étaient arrivés de tous côtés, mais trop tard.

De l'élégante et coquette demeure il ne restait que quelques pans de mur.

Les pompiers noyaient sous des torrents d'eau les décombres fumants.

Le commissaire de police, soupçonneux par vocation et par état, interrogeait les bonnes.

Ces pauvres filles, la tête à l'envers, répondaient qu'elles ne savaient rien, mais qu'elles attribuaient l'incendie à l'imprudence de *Madame*...

Naturellement le commissaire désira voir *Madame*, mais personne ne put lui dire où le sauveteur inconnu avait porté la jeune femme.

Claude Marteau, comprenant qu'il n'y avait plus rien à faire, sauf pour les pompiers, reprit le chemin de la villa.

Un autre, à sa place, eût été courbaturé, brisé, anéanti.

Il commençait tout au plus à ressentir un peu de fatigue ; il rentra dans son pavillon, se jeta sur son lit, et s'endormit d'un profond sommeil.

Le médecin de Courbevoie n'était point encore arrivé.

Laurent, par discrétion, avait quitté la chambre.

Paul de Langeais veillait seul près de Mathilde toujours évanouie.

Il nous semble à peine nécessaire d'expliquer l'arrivée si opportune du matelot sur le lieu du sinistre.

Trouvant la soirée belle, il fumait tranquillement son brûle-gueule en flânant sur la berge de la Seine, quand il avait aperçu une lueur insolite derrière les vitres de la maison de Mathilde ; en même temps les appels des bonnes, qui s'enfuyaient affolées, étaient venus frapper son oreille.

Son courage naturel et ses instincts généreux avaient fait le reste.

Quant au vicomte de Langeais, nos lecteurs se sont étonnés peut-être de son brusque retour à une maison qu'il venait de quitter le mépris sur les lèvres et la colère au cœur.

Peut-être se demandent-ils quel changement subit était survenu dans les idées du jeune homme pour lui faire ainsi rebrousser chemin.

Nous leur devons à cet égard une explication et nous allons la leur donner brièvement.

En sortant du petit salon de Mathilde dans le paroxysme de l'indignation et de la colère, l'âme oppressée, le cœur meurtri, Paul s'était dirigé vers Paris à pied, d'un pas rapide et saccadé, laissant le frère et la sœur en tête-à-tête après les avoir souffletés l'un et l'autre de son mépris.

Au bout de vingt minutes de marche, sa colère se calmant peu à peu, avait cédé la place au sang-froid : il s'était mis à réfléchir et, par une suite de raisonnements fort sensés, il avait admis comme possible d'abord, puis comme vraisemblable, la complète innocence de Mathilde dans l'affaire du faux commis par René.

Il lui devint bien vite impossible d'admettre que la jeune femme eût joué la comédie odieuse qu'il venait de lui reprocher avec tant d'amertume.

Les cris de Mathilde le suppliant à genoux et demandant grâce et pitié retentissaient encore à son oreille, et maintenant éveillaient un écho dans son cœur où renaissait l'amour...

—Certes, la pauvre enfant n'était point complice de son misérable frère ! se dit-il. Elle ignorait tout ! J'ai été injuste et cruel ! Je vais lui demander pardon !

Et il rebroussa chemin, retournant en toute hâte vers cette demeure dont il s'était juré de ne jamais plus franchir le seuil.

Bientôt des clameurs d'épouvante accompagnées de lueurs étranges vinrent frapper à la fois ses oreilles et ses yeux.

Une instinctive terreur fit passer un frisson sur sa chair.

Il doubla le pas et ne tarda guère à voir une épaisse fumée, puis des fourmillements d'étincelles, puis des langues de feu.

A coup sûr les flammes s'échappaient du groupe de villas parmi lesquelles se trouvait celle de la jeune femme.

Son épouvanté grandit aussitôt.

—C'est la maison de Mathilde qui brûle ! balbutia-t-il Mathilde est peut-être en danger...

Et il se mit à courir de toute sa vitesse vers l'habitation.

En ce moment il aurait donné de grand cœur une partie de sa vie pour ne pas s'être éloigné un seul instant de mademoiselle Jancelyn. Il déplorait ses soupçons absurdes, il maudissait son emportement insensé, il appelait Mathilde à grands cris...

Nous savons déjà qu'elle lui était apparue sauvée par Claude Marteau, et que le matelot avait réclamé un asile pour la jeune femme chez M. Delarivière.

## VII

### UNE RENCONTRE FORTUITE

René Jancelyn, après avoir fermé à clef la porte de la chambre où il livrait sa sœur à la plus effroyable de toutes les morts, la mort par le feu, s'était élancé hors de la maison et dirigé vers Paris, mais non par l'avenue que suivait Paul Langeais.

Dans le premier moment il courait, mais au bout de quelques minutes il ralentit sa marche, puis s'arrêta tout à fait, se retourna et prêta l'oreille aux bruits lointains qui lui arrivaient vagues et confus.

Il lui sembla cependant distinguer le cri : *Au feu !* et des appels désespérés.

Un étrange sourire crispa ses lèvres, et il se remit en marche.

Tout à coup un coupé de louage, rapidement conduit, le croisa.

Pendant la dixième partie d'une seconde la lumière des lanternes éclaira le visage du frère de Mathilde.

—René ! cria une voix sortant du coupé qui fit halte aussitôt.

Un homme en descendit vivement.

—Rittner ! fit à son tour le faussaire émérite.

—Oui, moi ! répondit le docteur.

—Par quel hasard en ces parages écartés ?

—Ce n'est point un hasard, et ma bonne étoile vous met sur mon chemin au moment où je désespérais, après je ne sais combien d'heures d'inutiles recherches...

—Vous me cherchiez ! demanda René surpris.  
—Sinon vous, du moins la maison de votre sœur... Je voulais savoir de Mathilde où je pourrais vous rencontrer...  
—La maison de ma sœur...répondit le faussaire. Vous ne la trouviez pas ?

—Non... personne ne pouvait me l'indiquer...

—Eh bien, retournez-vous et regardez !...

Et il désigna du geste une clarté rouge et sinistre, qui maintenant apparaissait d'une façon très distincte au-dessus des arbres.

—Il y a un incendie là-bas !...s'écria Rittner.

—Oui, pardieu !

—Mais quel rapport ?

—Le plus direct... La maison de Mathilde... et Mathilde est dans sa maison... et voici la clef de sa chambre dont la porte est fermée et qui n'a qu'une issue !

Le médecin des folles tressaillit.

—Vous me faites peur ! murmura-t-il en examinant René. Ces paroles étranges... Votre émotion... Votre pâleur...et vous avez du sang au visage...

—Les oncles de Mathilde ont déchiré ma chair...

—Que s'est-il donc passé ?

—Je vais vous le dire, mais montons dans votre voiture et regagnons Paris.

Tandis que le coupé roulait, René Jancelyn raconta à Frantz Rittner le drame lugubre dans lequel il venait de jouer un si terrible rôle.

Il n'omit aucun détail.

Le docteur l'écouta froidement et, quand il eut achevé, répliqua :

—Certes, (à mon point de vue du moins) vous étiez dans le cas de légitime défense ; seulement, si Mathilde échappe à l'incendie, sa première action sera de vous dénoncer au procureur de la République.

—Sans doute, mais elle n'échappera point, et d'ailleurs je n'ai pas du tout l'intention, vous le comprenez, d'attendre chez moi les gens de police...

—Que comptez-vous faire ? demanda Frantz.

—Filer, sans nul retard, vers une autre patrie...

—Vous quittez Paris et la France ?

—Demain, dès le matin...C'était d'ailleurs, depuis deux ou trois jours, mon intention arrêtée...

—De telle sorte, s'écria le docteur, que si je ne vous avais pas rencontré ce soir, vous décampiez sans penser à moi !...

—Comment ?

—Vous oubliez mes passeports dont vous avez promis de changer les dates, et qui me sont indispensables pour voyager sans inquiétude.

—Ah ! ah ! décidément vous quittez donc aussi Paris ?

—Comme vous, mon cher, et des demain. Je ne m'y trouve plus en sûreté.

—Et votre maison d'Auteuil ?

—Vendue depuis ce matin et payée comptant...Rien ne me retient désormais ici... Je suis libre !... Mes valises sont bouclées...Il ne me faut plus que les passeports en question, et je vous crois incapable de me manquer de parole à leur sujet...

—Pour les avoir ce soir même il vous suffira de m'accompagner...

—Je vous accompagnerai jusqu'au bout du monde.

—Nous n'irons pas si loin peut-être, puisque les mêmes intentions nous animent l'un et l'autre, jetterons-nous les bases d'une association nouvelle...

—Avec ou sans Fabrice ?...

—Au diable Fabrice !...il est loin !...Non, non...à nous deux seulement.

—De quoi s'agit-il ?

—Vous le saurez bientôt...

Le coupé avait atteint la porte Maillot.

Après la visite sommaire des employés de l'octroi le cocher, avant de s'engager dans l'avenue de la Grande-Armée demanda :

—Où allons-nous, bourgeois, s'il vous plaît ?

—Rue du Puits-de-l'Ermité.

—En voilà un ruban de queue ! matin !...Quel numéro ?

—Vous arrêterez au coin de la rue.

—Suffit...Hue, Cocotte !

Il était tout près de onze heures<sup>\* \*</sup> du soir lorsqu'arriva enfin le docteur qu'on avait envoyé quérir à Courbevoie.

Laurent l'attendait à la grille de la villa et le conduisit aussitôt près de Mathilde.

La jeune femme venait de sortir de son évanouissement, c'est-à-dire qu'elle avait les yeux ouverts, mais on ne pouvait affirmer qu'elle eut repris connaissance, car, inerte et le regard fixe, elle ne faisait pas un mouvement et ne prononçait pas un mot.

Vainement Paul l'appelait, lui parlait avec tendresse, lui prodiguait les paroles les plus affectueuses, la suppliait de lui répondre, ne fût-ce que par un signe, elle ne semblait même pas l'entendre et gardait un silence inexplicable et par cela même effrayant.

Quand le docteur franchit le seuil de la chambre, M. de Langeais se trouvait dans un tel état de surexcitation nerveuse et de découragement, qu'il ne put que désigner du geste la jeune femme et qu'il éclata en sanglots.

Heureusement le médecin n'avait point à le questionner, Laurent ayant eu soin de le mettre au fait en traversant le parc de la villa.

Il s'approcha de la malade et l'examina longuement avec une extrême attention.

—La face empourprée, fit-il, le regard fixe... les prunelles injectées... Il y a congestion... La saignée est indiquée... J'ose même dire qu'elle est urgente... Une cuvette, s'il vous plaît, et vite....

Laurent s'empressa d'obéir.

Le docteur tira de sa poche une trousse, des bandes et des compresses qu'il déposa sur une chaise, à sa portée. Il poussa jusqu'au lit la petite table sur laquelle se trouvait la lampe dont il eut soin de remonter la mèche.

Ces préparatifs achevés, il prit dans sa trousse une lancette dont il essaya soigneusement la lame sur un morceau de toile fine.

Laurent, la cuvette à la main, grave comme le doit être un homme investi d'un poste de confiance et occupant une position considérable, attendait, immobile les ordres du médecin...

## VIII

### FOLLE, ELLE AUSSI !

—Approchez-vous un peu plus commanda le docteur, et placez votre cuvette sous le bras gauche de la malade.

Laurent obéit.

Paul de Langeais gardait le silence et suivait avec anxiété tous les mouvements du médecin.

Ce dernier souleva la manche du peignoir dont Mathilde était revêtue, pratiqua une ligature, et d'une main ferme piqua la veine.

Le sang jaillit.

En voyant ce jet d'un rose vif, Paul frissonna de tout son corps.

À mesure que se produisait l'effet de la saignée, les yeux de Mathilde devenaient moins fixes, sa poitrine se soulevait et de faibles soupirs s'échappaient de ses lèvres.

Le médecin ferma la veine au moyen d'une compresse double, et banda le bras sans le serrer, mais de manière qu'aucun mouvement ne pût déplacer la compresse et rouvrir la saignée.

—Elle va mieux, n'est-ce pas, monsieur ? demanda Paul de Langeais.

Le docteur allait sans doute répondre de façon affirmative.

Il n'en eut pas le temps.

La jeune femme se dressa brusquement sur le lit, promena autour d'elle des regards étonnés d'abord, mais qui bientôt

exprimèrent la terreur ; sa physionomie devint sinistre, et d'une voix basse et sourde, si changée que M. de Langeais pouvait à peine la reconnaître, elle murmura :

— Faussaires et meurtriers... ils ont assassiné Frédéric Baltus... Ils l'ont assassiné pour un chèque...

— Que dit-elle ?... fit M. de Langeais stupéfait.

Mathilde continua :

— Prends garde à toi, Paul... Prends garde !... Le chèque est faux... ils t'assassineront aussi... Je les vois... ils sont là, cachés dans l'ombre... ils t'épient... Prends bien garde !... défends-toi !... Ah ! trop tard !... ils l'ont tué... Que de sang répandu, mon Dieu ! que de sang pour mille louis !...

La jeune femme poussa un cri aigu et retomba lourdement en arrière sur l'oreiller, prise d'un tremblement nerveux.

— Que signifie cela, monsieur ?... s'écria Paul effaré. Qu'a-t-elle donc ?

— Armez-vous de courage ! répondit le docteur, il vous en faudra beaucoup, car j'ai une triste nouvelle à vous apprendre... Le cerveau n'a pu résister aux ébranlements terribles qu'il vient de subir... Madame est folle...

— Folle !! répéta le vicomte de Langeais avec une indicible épouvante.

— Oui, monsieur... momentanément du moins...

Le jeune homme était devenu blanc comme un linge.

— Ah ! balbutia-t-il, vous aviez raison, monsieur, c'est une effroyable nouvelle !... Que faire maintenant pour combattre le mal ?...

— Eviter, avant tout, qu'une crise probable et qui, je le crains, sera terrible, ne se produise, ici loin des soins indispensables...

— Mais pour cela, où aller ?... Les soins dont vous parlez lui manqueront chez moi comme ici...

— Sans doute, car le traitement de la folie exige une installation spéciale qui ne se trouve que dans les maisons de santé... C'est donc dans une maison de santé qu'il faut conduire madame...

— Pouvez-vous m'en indiquer une ?

— Oui, monsieur, et pas loin d'ici, à Auteuil... Je ne l'ai pas visitée, mais je sais que c'est un établissement de premier ordre. Elle est dirigée par un spécialiste dont on dit beaucoup de bien... le docteur Rittner...

— Transportons donc madame à Auteuil sans perdre une minute... J'espère que vous m'accompagnerez, monsieur...

— Bien volontiers... répondit le médecin, mais pour emmener madame il faudrait une voiture.

M. de Langeais se tourna vers Laurent.

— Ne pourriez-vous nous en procurer une ? lui demanda-t-il.

— Très bien... fit l'intendant. Nous en avons trois à la maison.

— Mais ce serait abuser...

— Nullement... En l'absence de mes maîtres, dont j'ai toute la confiance et que je remplace en quelque sorte, je puis mettre à votre disposition un landau capitonné de satin marron dans lequel cette pauvre jeune dame sera tout aussi bien que dans son lit.

— J'accepte alors ; j'accepte sans hésiter votre offre obligeante qui me tire d'un grand embarras.

Laurent quitta la chambre pour aller donner des ordres au cocher.

En une demi-heure tout fut prêt.

Paul souleva doucement Mathilde qui, une fois debout, ne fit aucune difficulté pour marcher... On la conduisit jusqu'au landau où on la fit monter.

M. de Langeais, avant d'y prendre place à côté d'elle, tira de son portefeuille un billet de mille francs et le tendit à Laurent en lui disant :

— Prenez ceci, je vous prie, mon ami.

— Mais, monsieur... balbutia l'intendant de fraîche date, surpris de l'importance de la somme et n'osant accepter.

— Prenez, vous dis-je... continua Paul. Faites une large

part au brave marin qui a sauvé madame au péril de sa vie, et chargez-vous d'indemniser de leur dérangement les domestiques de la maison...

Laurent s'inclina et prit le billet.

Paul s'assit à côté de Mathilde, en face du médecin, et la voiture roula sur chemin d'Auteuil.

On arriva près des fortifications, à l'endroit où commence le viaduc du Point-du-Jour.

Le cocher arrêta ses chevaux et demanda des instructions.

— La maison de santé, répondit le médecin, se trouve rue Raffet, à l'angle du boulevard Montmorency...

— Ça suffit, monsieur...

Cinq minutes plus tard le landau faisait halte devant la grille que nous connaissons. Il n'était pas loin de minuit et demi.

Le médecin de Courbevoie descendit et agita vivement la chaînette de la cloche.

Un instant après le concierge apparut, mal éveillé.

— Qui sonne à pareille heure ? demanda-t-il.

— Ouvrez... C'est une malade que nous venons confier aux soins du docteur Rittner.

— On ne reçoit pas de pensionnaires au milieu de la nuit.

— Faites une exception...

— Impossible...

M. de Langeais intervint.

À travers les barreaux de la grille il mit quelques louis dans la main du concierge, en disant :

— Prenez ceci, mon ami, et ouvrez vite, il y a urgence.

Un concierge ne résiste guère aux arguments présentés sous une telle forme.

Celui de la maison d'Auteuil ne fit plus d'objections.

Il pressa le bouton d'un timbre électrique destiné à prévenir l'infirmière de service, puis la grille tourna sur ses gonds, et le landau pénétra dans le jardin.

Le médecin en sous-ordre n'était pas encore couché.

Prévenu par l'infirmière, il descendit pour recevoir les arrivants.

Son collègue de Courbevoie le mit en quelques mots au fait de la situation et, après les formalités d'usage, c'est-à-dire après avoir écrit le nom de la nouvelle pensionnaire sur le livre destiné à cet usage, on conduisit Mathilde au bâtiment des folles, et on l'installa dans une cellule située presque en face de la cellule de Jeanne.

Il était temps.

À peine venait-elle d'en franchir le seuil, que la crise prévue et redoutée se déclara.

Paul de Langeais s'enfuit, glacé d'épouvante, en entendant retentir les cris sinistres et les vociférations lugubres de la pauvre fille.

— Ne pourrais-je parler au docteur lui-même ? demanda-t-il au médecin adjoint, lorsqu'il eut quitté le bâtiment des folles.

— Impossible cette nuit, monsieur... Le docteur a été retenu à Paris par des affaires...

— J'aurai donc l'honneur de le voir demain. Voici ma carte pour lui... En attendant, je vous recommande une personne qui m'est bien chère...

— Recommandation superflue, monsieur. Toutes les pensionnaires de la maison sont entourées d'une sollicitude égale reçoivent les mêmes soins.

Le jeune homme salua, et, le cœur brisé, l'âme en deuil, rejoignit avec le médecin de Courbevoie le landau qui les attendait.

\* \*

Frantz Rittner et René-Jancelyn avaient quitté leur voiture à l'une des extrémités de la rue du Puits-de-l'Ermité.

René, prenant Frantz par le bras, la suivit jusqu'à l'autre bout, puis tourna à droite et s'engagea dans la rue Lhomond, qui conduit elle-même à la rue de l'Arbalète.

— Ah ça ! où diable me conduisez-vous ? demanda le médecin des folles.

—Vous le verrez... Marchez toujours...

Arrivés dans la rue de l'Arbalète, le frère de Mathilde appuya à gauche, fit faire encore une trentaine de pas à son compagnon et s'arrêta devant une maison d'apparence plus que suspecte, comme il en existe encore quelques-unes dans ce quartier perdu, aux endroits épargnés par la pioche des démolisseurs.

—Nous sommes arrivés, dit-il.

—Allons-nous donc franchir le seuil de ce bouge ?

—Parfaitement bien.

—Mais l'on doit assassiner, là-dedans...

—Soyez paisible, je suis armé...

—Moi aussi...

—Vous voyez donc que nous n'avons rien à craindre.

René tira de sa poche une clef avec laquelle il ouvrit la porte étroite et basse, vermoulue, mais encore solide.

Il fit entrer Rittner, referma sans bruit la porte derrière eux, enflamma une allumette-bougie, passa le premier, gravit avec précaution les marches boueuses d'un escalier branlant, et s'arrêta au second étage.

—Enfin, demanda le docteur, chez qui allons-nous ?

—Chez moi, parbleu ! répliqua René du ton le plus naturel.

## IX

### UNE MINE DE DIAMANT

Le faussaire émérite introduisit Frantz Rittner dans une pièce assez vaste, mais très basse d'étage.

Des volets intérieurs fermaient hermétiquement les fenêtres.

—Parlons bas... dit René, à cette heure de la nuit on croirait que la voix passe à travers les murs.

Il alluma une bougie dont la faible lueur éclaira les quelques misérables meubles que nous connaissons et qui venaient de la rue des Tournelles.

—Pourquoi diablo êtes-vous venu loger ici?... demanda Rittner.

Tout simplement pour dépister les agents de la police de sûreté, s'ils avaient été, par hasard, à la recherche de *Lau-drinet*...

—Je comprends... la précaution était sage, mais où sont vos presses, vos papiers, votre outillage enfin ?...

—Tout est parti pour Genève depuis quelques jours, par la petite vitesse...

—C'est donc en Suisse que vous comptez vous retirer ?

—Provisoirement, oui...

—Mais, puisque vous n'avez plus ici vos instruments de travail, comment pourrez-vous me régulariser mes passeports ?...

—Ne vous inquiétez point de cela... Je suis homme de ressources...

René Jancelyn ouvrit l'armoire de noyer, et il en tira un sac de voyage de la mine la plus débonnaire, un de ces vieux sacs en cuir noir écaillés à tous les plis.

—J'ai là ce qu'il faut... reprit-il en souriant.

—Dans ce sac ?

—Vous allez voir...

Le bon vieux sac inoffensif était machiné ni plus ni moins qu'un *accessoire* de féerie.

René pressa un ressort invisible et mit à découvert un double fond, d'une profondeur de cinq ou six centimètres.

Dans ce double fond, dont l'examen le plus attentif n'aurait pu révéler la présence, se trouvaient rangés méthodiquement des papiers de différente nature, un buvard, et une certaine quantité de billets de banque de mille francs, de cinq cents francs et de cent francs.

Le frère de Mathilde tira du sac le buvard et souleva sa partie supérieure.

L'une des poches contenait une douzaine de passeports, en blanc, mais timbrés, signés, légalisés, et à destination de différents pays.

Rittner regardait cette collection avec quelque surprise.

—Je vais, comme vous le voyez, lui, dit René, vous donner quelque chose d'un peu mieux que vos vieux passeports retapés, grattés, surchargés... Ceux-ci sont absolument vierges...

—*Der Teufel!* murmura le médecin des folles, vous êtes d'une jolie force !

René sourit et tendit l'un des passeports à Frantz, en retenant :

—Croyez-vous qu'il existe au monde un expert en écriture, assermenté près les tribunaux, comme feu M. Prud'homme, élève de Brard et de Saint-Omer, capable d'y découvrir quelque chose de suspect ?

—Cent fois non ! répondit le docteur après un long et minutieux examen. On jurerait qu'il vient d'être détaché d'une souche de la préfecture de police... Vous allez le remplir ?

—Naturellement, mais quand nous aurons causé un peu...

—Causons tant que vous voudrez... votre conversation est toujours intéressante...



Tout à coup un éclair lui montra loin de lui, à l'avant du navire, une forme blanchâtre et mouvante pareille à un fantôme.

—Merci du compliment, que d'ailleurs je crois mérité... J'entre en matière... Il y a une heure, à Neuilly, je vous ai parlé d'une association à conclure entre nous, sur des bases entièrement nouvelles.

—Oui.

—Écoutez-moi donc avec attention...

—Je suis tout oreilles...

—Vous songez à filer vers de lointains climats et vous avez vendu, m'avez-vous dit, votre maison de santé...

—En effet.

Bref, à l'heure qu'il est, vous devez avoir entre les mains un fort joli magot...

Rittner voulut interrompre.

—Chut ! fit impérieusement le frère de Mathilde, laissez-moi continuer ! J'ai dit et je le répète : un fort joli magot, agréablement arrondi, et composé non seulement de vos bénéfices personnels, mais de ce que vous entassiez mystérieusement dans votre caisse, au détriment de notre association.

—Jamais, mon cher, commença le médecin des folles, jamais je...

René lui coupa la parole en haussant les épaules et répliqua.

—A quoi bon mentir ? j'en faisais autant de mon côté.

Frantz se mit à rire.

—A la bonne heure ! dit-il. Voilà de la franchise et j'aime ça !

—Chez les autres... reprit René qui, après cette réflexion, poursuivit : Nous aurions été des nigauds, comme ce bon Frabrice, en ne pensant point à l'avenir... Bref, j'ai mis de côté, non sans beaucoup de peine, environ cinq cent mille francs, solidement placés à l'étranger, ce qui me constitue vingt-cinq mille livres de rente...

Le faussaire émérite possédait plus du double.

—Il continua :

—Je puis vivre tranquillement, à l'abri du besoin, dans une modeste aisance, en bon petit bourgeois retiré d'un petit commerce... mais voilà tout c'est la portion congrue...

—Vous pouvez augmenter votre fortune en vous mariant, dit Rittner.

—Allons donc ! répliqua René. J'ai risqué cent fois le bagne pour me créer une indépendance, et j'irais maintenant m'emprisonner dans le mariage ? Ce n'est pas un conseil d'amitié que vous me donnez là, mon cher, et je me garderai bien de le suivre !!

—Enfin à quoi en voulez-vous venir ?

—A ceci : Vous connaissez mon capital. Faites preuve d'une franchise égale à la mienne, et dites-moi quel est le vôtre.

—Cinq cent mille francs et une fraction insignifiante... — répondit Rittner sans hésitation.

Le médecin des folles possédait en réalité plus du triple.

Est-ce que votre ambition se trouve satisfaite de ce capital ? demanda René.

—Je vous avoue qu'il me semble maigre.

Ainsi, vous éprouvez comme moi l'ardent désir ou plutôt l'impérieux besoin d'une vie large, d'une ample existence ?... Vous rêvez tous les luxes, tous les plaisirs, toutes les ivresses ?

—Tout vouloir, et tout pouvoir, oui ! — murmura le docteur, les yeux étincelants de convoitise.

—Eh bien, si je vous donne le moyen de réaliser votre rêve, que direz-vous ?

—Je dirai que c'est impossible...

—Soit ! Mais alors j'ai trouvé l'impossible.

—Sous la forme d'une mine de diamants ?

—Non... — sous celle-ci...

René fouilla dans le double fond du sac de voyage, y prit un billet de cinq cents francs et le tendit à Rittner, comme un peu auparavant il lui avait tendu le passeport.

Le médecin des folles saisit le billet et l'examina, puis regarda René.

—Vous ne comprenez pas ? fit ce dernier.

—Je comprends que voilà un billet de cinq cents francs... René ouvrit son portefeuille.

Il choisit un billet de banque parmi les huit ou dix qu'il renfermait, et le présentant au docteur il ajouta :

—Et ceci, qu'est-ce que c'est ?

—Un autre billet de cinq cents francs.

—Semblable au premier ?

—De tous points...

—Prenez cette loupe et étudiez, je vous prie, les deux billets.

Rittner procéda consciencieusement à l'étude demandée.

Quand il eut achevé, René demanda :

—Eh bien ? Avez-vous constaté quelques différences ?

—Aucune... ils sont identiques.

—Vous en êtes sûr ?

—Absolument...

—En cela, mon cher ami, vous vous trompez. Un de ces deux billets est faux...

—Allons donc ! vous plaisantez ?

—Non, parlez d'honneur ! Étudiez de nouveau... observez mieux...

Rittner recommença son expertise qui, cette fois, se prolongea plus de deux minutes.

—Le même papier... dit-il ensuite, le même grain... la même transparence dans les parties claires... La gravure nette et précise... Ah ! cependant, attendez un peu...

Il s'interrompit.

—Découvrez-vous enfin quelque indice ? fit René.

—Oui... du moins je le crois...

—Lequel ?

—Le dessin de cette tête de Mercure est flou, comme disent les artistes. Positivement voilà le billet faux...

—Pas de chance, mon cher ! répliqua René avec un sourire d'orgueil, ce billet sort des presses de la Banque de France, et c'est l'autre qui est mon ouvrage...

—Alors, c'est merveilleux !...

—N'est-ce pas ? J'en ai comme cela pour cent mille francs...

—Vous en aurez pour cent millions quand vous voudrez !... C'est une fortune incalculable...

—Que j'offre de partager avec vous...

Frantz Rittner regarda le frère de Mathilde d'un air dédaignant.

—Pourquoi m'offrez-vous ce partage, demanda-t-il, quand vous êtes le maître de tout garder ? ce n'est pas naturel... Votre générosité m'inquiète.

—Je comprends cela, mais je vous engage à vous mettre l'esprit en repos. Ma générosité est involontaire... Je suis forcé de vous enrichir en m'enrichissant, car je ne peux rien sans vous...

—Comment ?

Il y a quelques semaines, lorsque je reçus de vos mains le puissant réactif préparé sur ma demande, je vous dis que j'allais tenter quelque chose d'énorme.

—Je m'en souviens...

—Eh bien, j'ai trouvé ; mais le réactif étant usé jusqu'à la dernière goutte, mon émission est arrêtée et, comme je ne suis pas chimiste, vous m'êtes absolument nécessaire. Comprenez-vous ?...

—Parfaitement bien...

—Sur ce, mon cher, reprit René d'une voix joyeuse, je pars pour Genève demain matin... Je vais remplir votre passeport... Où vous convient-il d'aller ?

—A Genève parbleu ! répliqua le docteur en tendant la main au faussaire, qui la prit et la serra.

Le nouveau pacte était signé...

René choisit un passeport en blanc, revêtu de la légalisation suisse, prit une plume, la trempa dans l'encre et demanda au docteur :

—Quel nom prenez-vous ?

—Celui d'Hermann Keutzer, un de mes cousins germains auquel je ressemble beaucoup.



René écrivit, puis, comme un véritable employé du bureau des passeports, continua son interrogatoire :

—Agé de ?

—Quarante-trois ans.

—Vous vous vieillissez !...

—C'est sans importance... Je me donne l'âge du cousin Hermann... De cette façon, ajouta-t-il en riant, j'arriverai peut-être à me faire illusion à moi-même et à me prendre pour mon cousin...

—Né à ? poursuivit René.

—Luxembourg... grand-duché de Luxembourg.

—Bien... Reste le signalement, à propos duquel je n'ai pas besoin de vous consulter... Changez-vous quelque chose dans votre apparence ?

—Je supprime la moustache et la barbe, voilà tout.

—Parfait !

René remplit la colonne du signalement, fit concorder la date de la création avec celle de la légalisation au ministère des affaires étrangères et à celle de la légation suisse, sécha l'écriture et tendit le papier au docteur.

—Mettez ici la signature *Hermann Keutzer*... ajouta-t-il, et vous pourrez voyager en toute sécurité. Les gendarmes du pays de Guillaume Tell vous feront des risettes...

Et René fredonna l'air si connu du vieux rondeau :

“Heureux habitants  
Des beaux vallons de l'Helvétie.”

Rittner signa de son nouveau nom, plia le passeport en quatre et le mit dans son portefeuille.

—Maintenant, reprit le frère de Mathilde, où et quand nous reverrons-nous ?

—A Genève, dans trois ou quatre jours, au plus tard.

—Je vous y précéderai.

—A quel hôtel comptez-vous descendre ?

—A l'hôtel du *Mont-Blanc*.

—Sous quel nom ?

—Sous un nom de haute respectabilité, comme disent les Anglais. Vous demanderez le pasteur Muller.

Rittner s'inclina en riant.

—Votre bénédiction, s'il vous plaît, vénérable pasteur, fit-il.

—Vous l'avez, mon frère, répliqua le faussaire, avec un nasillement de haut goût. Allez en paix et ne péchez plus !

—Amen ! Quand partez-vous ?

—Ce matin même... Je compte prendre le train de six heures trente minutes à Lyon...

—Au revoir donc, et à bientôt... à Genève, hôtel du *Mont-Blanc*...

—C'est convenu...

Après un cordial échange de poignée de main, René reconduisit Rittner jusqu'à la porte de la rue, qu'il referma sans bruit.

Il remonta chez lui, coupa ses moustaches et sa barbe, comme son associé comptait le faire un peu plus tard ; revêtit des vêtements noirs tout neuf d'une coupe cléricale, mit une cravate blanche, des souliers à semelles épaisses et à cordons de fil, endossa par-dessus ce costume une ample pelisse d'alpaga noir à petits boutons, se coiffa d'un chapeau à forme basse et à larges ailes, prit dans un meuble et passa en bandoulière certaine sacoche de cuir dont nous avons fait la connaissance rue des Tournelles, et referma soigneusement le double fond de son sac de voyage qu'il remplit de linge.

Après s'être assuré qu'il ne laissait derrière lui aucun objet compromettant, il écrivit une lettre de trois lignes, la mit sous enveloppe avec un billet de cent francs, la posa sur la table et sortit de la chambre en refermant la porte, mais en laissant la clef dans la serrure.

La lettre, adressée à la concierge de l'immeuble, disait ceci :

*Obligé de partir sans esprit de retour. Vendez mes meubles. Le produit sera pour vous.*

CAGNET, locataire du deuxième.

René quitta la maison, passa le reste de la nuit dans un petit café-restaurant voisin de la gare de Lyon et qui ne ferme jamais.

A six heures trente minutes il prenait le train et filait à toute vapeur vers la Suisse.

X

A BORD DE L'ALBATROS.

Maurice Delarivière et son neveu, nous le savons déjà, s'étaient arrêtés au Havre pendant quelques heures.

L'oncle de Fabrice avait réglé son compte avec son correspondant, armateur et banquier tout à la fois ; puis, muni d'un chèque représentant un million deux cent mille francs, il s'était embarqué en compagnie du jeune homme sur l'*Albatros*, paquebot français faisant escale à Plymouth.

Le capitaine Kerjal, digne marin breton commandant l'*Albatros*, connaissait M. Delarivière depuis bien des années.

Jadis il avait eu l'occasion de placer chez lui des fonds de quelque importance, et ce placement était devenu le point de départ des plus cordiales relations.

Tous les deux ans, le banquier de New-York, lorsqu'il venait en France et retournait en Amérique, prenait passage à bord de l'*Albatros* ; le capitaine Kerjal mettait à sa disposition la cabine de son second, ce qui lui permettait de faire le voyage dans les conditions les plus confortables.

Cette fois encore M. Delarivière profita de la gracieuseté du capitaine.

La traversée s'effectua en neuf jours, sans incidents notables.

Nous ne parlerons point de la disposition d'esprit des deux voyageurs. Nous connaissons de longue date les préoccupations bien différentes, mais également sombres, qui les assiégaient l'un et l'autre.

En arrivant à New-York, le père d'Edmée se montra plus triste encore et plus absorbé qu'il ne l'était au moment de son départ pour Paris.

C'est qu'en sa splendide demeure de la septième avenue, tout venait lui parler de sa chère Jeanné et lui rappeler tant d'années d'un bonheur sans nuages, anéanti par un coup de foudre imprévu...

Il lui fallut cependant prendre assez sur lui pour s'occuper de l'importante affaire qui l'appelait en Amérique. Il eut le courage de dissimuler ses souffrances et de donner à son visage une expression sinon gaie, du moins tranquille.

Tout était en bon ordre dans sa maison de banque comme s'il ne s'était pas absenté, et son fondé de pouvoirs le renseigna d'une façon rapide et claire sur les offres dont nous avons parlé déjà.

Le surlendemain de son arrivée, M. Delarivière eut une entrevue avec le capitaliste qui souhaitait prendre la suite de ses affaires.

C'était un Américain vingt fois millionnaire, ne dédaignant point d'augmenter encore son immense fortune, mais désireux surtout d'imposer à son fils une occupation absorbante, et de l'éloigner ainsi de la vie à outrance et des dissipations effrénées qui, à New-York comme à Paris, plus qu'à Paris peut-être, compromettent l'avenir de tant de jeunes gens riches et oisifs.

En Amérique, les transactions les plus importantes se décident et s'accomplissent avec une surprenante rapidité.

Quelques jours suffirent pour la rédaction de l'acte de vente sur les bases indiquées dans la lettre du fondé de pouvoirs.

Cet acte fut signé, et M. Delarivière réalisa sa fortune en traites à vue et en chèque sur les principaux établissements de crédit de Paris.

Fabrice avait été chargé par son oncle de réunir toutes ces valeurs ; il les portait sur lui sans cesse dans un portefeuille à serrure.

Rien désormais n'empêchait l'ex-banquier de retourner en France. Il ne voulut cependant le faire qu'après avoir réuni dans un banquet les nombreux amis qu'il allait quitter pour jamais, et les employés de sa maison, que son départ affligeait

sincèrement, car l'excellent homme s'était toujours montré pour eux bienveillant, libéral et paternel.

Le banquet eut lieu la veille du jour où l'*Albatros* reprenait la mer.

Le capitaine Kerjal et son second faisait partie des convives.

Pas un des nombreux invités ne manquait à l'appel, et M. Delarivière reçut à ce repas d'adieux d'innombrables et touchants témoignages de l'estime et de la sympathie qu'il inspirait et des regrets qu'il laisserait derrière lui.

Au milieu de tous ces témoignages d'une affection méritée, le vieillard parut oublier sa tristesse. Il sembla presque joyeux pendant quelques heures, mais Fabrice comprit bien que l'apparente gaieté de son oncle était absolument factice, et que l'ex-banquier s'étourdissait pour ne pas pleurer.

Cette fête de famille se prolongea jusque fort avant dans la nuit. Des toasts interminables se succédèrent selon la coutume américaine. Des flots de vin de Champagne coulèrent, et nous devons constater avec quelque regret que bon nombre des convives, n'ayant su modérer ni leur enthousiasme ni leurs libations, roulèrent à qui mieux mieux sous la table, toujours selon la mode américaine.

Dès le matin Fabrice expédia une dépêche à Paula Baltus et une autre à Laurent.

Un peu avant cinq heures du soir M. Delarivière, escorté jusqu'au quai d'embarquement par ses amis les plus intimes, montait sur l'*Albatros* qui devait, trente minutes plus tard, l'éloigner sans retour de cette terre devenue pour lui une seconde patrie, et où il avait vécu si heureux et si honoré.

La lettre écrite par Paula et demandant au père d'Edmée de lui révéler le secret de la résidence de Jeanne ne devait arriver à New York que le surlendemain du départ de l'*Albatros*, le paquebot qui l'apportait ayant été retardé par des mauvais temps en pleine mer. De là le silence du banquier...

M. Delarivière, habitué à une existence d'une régularité presque monastique et à une sobriété exemplaire, dont il avait bien fallu se départir pour répondre aux toasts portés en son honneur au banquet, éprouvait une fatigue écrasante.

Cinq ou six jours de repos complet auraient été indispensables pour lui, mais son ardent désir de se rapprocher de Jeanne et d'Edmée ne lui permettait pas de remettre son départ et, malgré l'effroyable lassitude que nous venons de signaler et qu'il dissimulait de son mieux, il s'embarqua.

Il n'avait pas dormi une minute la nuit précédente. Tantôt il frissonnait de tout son corps, tantôt il lui semblait se plonger dans un bain de flammes. Enfin il éprouvait dans le côté gauche, au-dessous du cœur, une douleur intermittente pareille à des coups de serpelet.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il ne s'en alarmait point.

—C'est la fatigue, se disait-il, ce ne sera rien... Demain il n'y paraîtra plus.

Le capitaine Kerjal avait installé comme de coutume le banquier dans la cabine du second.

Aussitôt que le paquebot eût levé l'ancre, M. Delarivière se coucha.

—Voulez-vous que je reste auprès de vous, mon oncle ? lui demanda Fabrice.

—A quoi bon ?

—Vous pourriez avoir besoin de quelque chose...

—Je n'ai besoin que de sommeil... Laisse-moi reposer, mon cher enfant...

Fabrice sortit de la cabine.

Il ne se préoccupait aucunement de ce malaise du vieillard et le croyait sans gravité.

La soirée était magnifique.

Le jeune homme monta sur le pont, gagna l'avant du paquebot et contempla pendant quelques minutes la mer unie comme une glace, que l'étrave fendait dans sa marche rapide et faisait bouillonner autour des flancs de l'*Albatros*.

En se retournant il vit le capitaine Kerjal fumant sa pipe d'écume sur le gaillard d'arrière.

Il se dirigea de son côté.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main.

—Eh bien, monsieur Leclère, lui dit le vieux marin, nous partons par un temps de bon augure, et je compte que nous aurons une mer superbe pour retourner en France...

—Tant mieux, capitaine, car j'ai hâte de rentrer à Paris...

—Vous ne vous plaisiez point à New York ?

—Ma foi, non !... Les coutumes américaines, je l'avoue, ne sont pas du tout mon fait...

—Bien des gens partagent votre opinion à cet égard... Mais je ne vois pas monsieur votre oncle... Il devrait profiter de ce grand calme pour prendre un peu l'air.

—Mon oncle est souffrant, fatigué... Il s'est jeté sur son lit et je crois qu'il dort.

—Ah ! oui, fit le capitaine en riant, —les suites du festin de la nuit passée... —C'est tout naturel... —Quand on n'a pas l'habitude de rester si longtemps à table, ça désorganise un peu le physique... Mais ce ne sera rien, car il est solide, monsieur votre oncle... —Quelques heures de sommeil, et l'équilibre sera rétabli...

—Je l'espère... —Avez-vous un médecin à bord ?

—Oui, le docteur Bardy... —Un gaillard qui a de la science jusqu'au bout des ongles, je vous en réponds ! —Pourquoi me demandez-vous cela ? —Est-ce que la maladie de M. Delarivière vous cause quelque inquiétude ?

—Assurément non, mais il est bon de tout prévoir... —Mon oncle n'est plus jeune... Il pourrait avoir besoin de soins...

—Il en aurait pardieu ! —Faites un signe, et le docteur Bardy se mettra tout de suite à vos ordres... Voulez-vous qu'on le prévienne et qu'il aille voir M. Delarivière ?

—Inutile en ce moment... Ce serait inquiéter mon oncle sans motifs.

—Vous avez raison... Mieux vaut attendre... Accepterez-vous un cigare ? Ces petits *trabucos* de Virginie sont forts, mais pas mauvais...

—Volontiers.

—Excusez-moi si je vous quitte... Voici la nuit qui tombe et j'ai des ordres à donner.

Fabrice, resté seul sur le pont, fuma pendant une demi-heure à peu près, se disant que Frantz Rittner avait certainement reçu sa lettre et qu'il allait se trouver, selon toute apparence, en arrivant à Paris, le seul héritier de la grande fortune de l'ex-banquier.

Ensuite il jeta dans la mer le bout de son cigare et se dirigea lentement vers la cabine de son oncle...

## XI

### UNE MALADIE BIEN INOCCUPÉE.

Fabrice frappa très doucement deux fois de suite à la porte de la cabine, puis, ne recevant pas de réponse, il franchit le seuil.

M. Delarivière était endormi, mais d'un sommeil fiévreux. —Une respiration irrégulière et sifflante s'échappait de sa poitrine oppressée.

Le bruit léger que produisit la porte en s'ouvrant et en se fermant l'éveilla.

Il fit un mouvement et ouvrit les yeux.

Le jeune homme s'approcha de lui et constata du premier regard que de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front.

—Eh bien, mon cher oncle, —lui demanda-t-il, —vous sentez-vous un peu mieux ?

—Ni mieux ni plus mal... —répondit le vieillard, —je porte la peine de mes excès involontaires de la nuit dernière... —Une violente courbature brise mes membres. —Ai-je dormi longtemps ?

—Trois heures à peu près...

—Done il est maintenant ?

—Cinq heures environ... —Je crois qu'on ne tardera pas à se mettre à table... —Vous lèverez-vous pour dîner ?

—Non, mon cher enfant... —Je ne me sens aucun appétit...

—Souhaitez-vous que je fasse appeler le médecin du bord ?  
—Un médecin !—tu plaisantes !—Pourquoi faire, grand Dieu ?—Je ne suis pas malade...—Mon indisposition n'est qu'une bagatelle, et j'en connais la cause...—Va dîner, mon cher enfant, et laisse-moi dormir jusqu'à demain matin...—Voilà le seul remède qui me soit nécessaire.

—Ainsi, vous ne voulez rien prendre ?

—Rien de solide, non... mais j'ai soif...

—Que désirez-vous boire ?

—Quelque chose de rafraîchissant...—Fais-moi préparer une carafe de limonade...—Qu'on me l'apporte et qu'on la place avec un verre sur la petite table à côté de mon lit...—Va, cher enfant, et merci de ta sollicitude...

M. Delarivière tendit la main à Fabrice, qui la serra dans les siennes et, la trouvant moite et brûlante, s'écria :

—Mais, mon oncle, vous avez la fièvre...

—La fièvre de fatigue, c'est possible...—une nuit de repos n'en laissera plus de trace...

Tandis que l'ex-banquier parlait ainsi, son visage prenait des tons couleur de brique.

—Vous voulez votre limonade froide, je suppose ?—demanda Fabrice

—Frapée de glace, et à peine sucrée.

—Je vais la commander à l'instant.

Le jeune homme quitta la cabine, donna ses instructions à un garçon d'office et rejoignit le capitaine Kerjal qui, pour se préparer au repas du soir, dégustait un verre d'absinthe.

—Eh bien ?—fit-il.—Comment va M. Delarivière ?

—Il prétend n'être que fatigué, mais je crains, moi, qu'il ne soit malade.

—Il faut prévenir le docteur Bardy.

—Je le voulais... Mon oncle s'y est opposé.—Insister aujourd'hui serait lui causer quelque trouble et peut-être aggraver son état...

—Vous avez raison...

—Demain, s'il ne s'est pas produit un mieux très sensible, nous passerons outre, et j'amènerai le médecin.

—Espérons que cela ne sera point nécessaire...—Suivez-vous mon exemple en prenant un verre d'absinthe ?

—Volontiers...

Les breuvages que les bohèmes atteints de poésie nomment la *Muse verte* fut apporté, et les deux hommes s'entretenaient de choses indifférentes jusqu'au moment où la cloche du bord sonna le dîner.

La table de l'*Albatros* était excellente.

Les passagers de première classe, au nombre d'une vingtaine, s'y trouvaient réunis et formaient une société cosmopolite s'il en fut.

La variété des costumes et des langages rendait cette réunion fort originale.

On y voyait des Américains, des Anglais, des Hindous, des Allemands, des Espagnols, un Chinois, et de plus un prêtre français, un missionnaire, qui depuis vingt ans avait quitté sa patrie, sa famille, ses affections, pour aller enseigner, au péril de sa vie, la parole du Christ aux tribus sauvages de l'Amérique du Sud.

Il revenait en France vieilli, blanchi, courbé par l'âge, mais plus enthousiaste que jamais, et ne demandant à Dieu des forces nouvelles que pour les consacrer encore à son œuvre sublime.

A huit heures Fabrice sortit de table, alluma un cigare et monta sur le gaillard d'arrière afin d'y respirer à pleins poumons l'air rafraîchi du soir.

Le crépuscule annonçait une nuit magnifique.

Les étoiles s'allumaient une à une dans le ciel d'un azur sombre. La lune, à l'horizon, semblait sortir des eaux tranquilles comme un grand bouclier d'ivoire.

L'*Albatros* glissait à la façon d'un cygne sur la mer qu'aucun souffle de vent n'agitait...

C'était un spectacle sublime et qui portait à la rêverie les esprits les plus prosaïques...

Fabrice s'accouda au bastingage, suivit distraitement du regard le sillon lumineux que le navire laissait derrière lui, et d'où semblaient jaillir des myriades d'étincelles phosphorescentes.

—Mon oncle s'illusionne sur son état... se disait le jeune homme, il est malade beaucoup plus qu'on ne le croit... il est très malade... S'il venait à mourir, j'ai toute sa fortune dans les mains... D'une heure à l'autre, je serai dix fois millionnaire... Quel rêve ! je ne veux point penser à cela... Si j'y pensais, je deviendrais fou...

Et pendant une heure il demeura silencieux, immobile, regardant toujours les espaces infinis de la mer qui commençait à moutonner légèrement, car la brise nocturne fraîchissait.

Alors, il se promena sur le pont de long en large, d'un pas rapide, pendant une heure encore, comme pour s'étourdir, puis il rentra dans sa cabine et s'endormit d'un mauvais sommeil.

Le lendemain dès l'aube il fut debout et, pâle, les sourcils froncés, la physionomie inquiète, il recommença sur le tillac sa promenade de la veille au soir.

Ce fut seulement quand l'aiguille de sa montre marquait huit heures qu'il se dirigea vers la chambre occupée par M. Delarivière. Il entra sans frapper.

C'est à peine si le vieillard tourna la tête pour indiquer qu'il s'apercevait de sa présence.

Fabrice s'approcha vivement du lit et demanda :

—Comment allez-vous ce matin, mon oncle ?...

—J'ai bien peur, mon cher enfant, d'aller moins bien qu'il ne faudrait... répondit M. Delarivière d'une voix faible et à peine distincte.

—Votre nuit n'a pas été bonne ?

—Non... C'est tout au plus si j'ai fermé l'œil... Je ne respire qu'avec beaucoup de peine, et cette douleur dans le côté gauche à laquelle je n'attachais aucune importance me fait horriblement souffrir aujourd'hui.

—Ah ! s'écria Fabrice, pourquoi n'ai-je pas suivi hier ma première pensée ! Je voulais appeler le médecin et vous me l'avez défendu !

M. Delarivière s'efforça de sourire.

—C'est un petit malheur... dit-il. Je t'assure que ce matin il est grandement temps encore...

—Je cours chercher le docteur.

—Oni... va... Je serai bien aise de le voir... Il me soulagera certainement.

Fabrice s'élança hors de la cabine.

Dans l'escalier conduisant au pont il rencontra le capitaine Kerjal.

—Où donc allez-vous si vite ? lui demanda ce dernier...

—Chercher le médecin...

—Est-ce que votre cher oncle est sérieusement malade ?

—Oui, très sérieusement... Mon angoisse est affreuse...

—Ah ! diable !...

Le capitaine donna un ordre à un matelot qui passait, et deux minutes plus tard le docteur Bardy, vieux praticien d'une science rare et d'une intelligence remarquable, arrivait avec Fabrice auprès de M. Delarivière.

Il regarda, questionna, auscultait, et fut immédiatement fixé sur la nature du mal qu'il avait à combattre.

Ce mal offrait un danger très réel.

L'ex-banquier était atteint d'une pneumonie aiguë.

—Docteur, dit-il, parlez-moi franchement, je vous en prie... J'ai du courage et de la force d'âme assez pour tout entendre... Suis-je en péril de mort ?...

—Non, monsieur, répliqua le médecin. Mais le péril qui n'existe pas encore pourrait se manifester d'un instant à l'autre... Il faut donc agir sur-le-champ et enrayer le mal qui n'a fait hier que trop de progrès... D'abord et avant tout je vous recommande de ne pas vous fatiguer en parlant...

—Je serai muet.

Il s'agissait de poser à l'instant des ventouses scarifiées sur la partie douloureuse de la poitrine.

Le docteur Bardy les appliqua lui-même, prépara une potion que Fabrice fut chargé de faire prendre au malade de quart d'heure en quart d'heure, et se retira.

Le capitaine Kerjal le guetta pour l'interroger.

—Eh bien ! fit-il en l'arrêtant au passage. Que pensez-vous de M. Delarivière ?

—Je ne puis me prononcer encore, répondit le médecin, mais je ne suis pas rassuré le moins du monde. La fluxion se développe avec une inquiétante rapidité.

—Tout espoir n'est point perdu, cependant ?

—Non, pas tout à fait... D'ici à quelques heures je saurai à quoi m'en tenir, du moins je le crois, sur la question de vie ou de mort...

—En ce moment, selon vous, de quel côté penche la balance ?

Le docteur hésita pendant le quart d'une seconde et répondit :

—Du côté de la mort....

—Ah ! s'écria le capitaine, s'il arrivait malheur à M. Delarivière, ce pauvre jeune homme, son neveu, deviendrait fou de désespoir !...

—Ce serait fort à craindre, appuya le médecin, car il paraît amer son oncle comme on aime un père !

## XII

### LE BAISER DE JUDAS.

Fabrice, avons-nous besoin de l'affirmer ? s'installa au chevet du malade qu'il ne quitta pas une minute et auquel il prodigua ses soins avec le zèle le plus hypocrite et la plus menteuse tendresse.

A midi le docteur Bardy fit au banquier sa seconde visite.

On ne pouvait dire que M. Delarivière allât positivement mieux, néanmoins la maladie paraissait subir un temps d'arrêt.

Rien n'était modifié peut-être, mais du moins rien n'était empiré.

Le médecin trouva ce *status quo* d'excellent augure. Il fit cesser l'usage de la potion ordonnée le matin et écrivit la formule d'un autre breuvage que Fabrice s'empressa d'aller chercher à la pharmacie.

Le jeune homme se rendit ensuite à la salle à manger et dejeuna en moins de dix minutes.

Il était sombre, paraissait préoccupé, et répondit brièvement, avec assez de mauvaise grâce, aux questions du capitaine.

Son frugal repas achevé, il retourna près de son oncle.

M. Delarivière éprouvait quelque soulagement.

—Mon cher enfant, dit-il en tendant la main à son neveu, te voilà donc infirmier ! Ton affection pour moi t'impose une triste corvée.

—Pouvez-vous dire de semblables choses, mon oncle, et surtout pouvez-vous les penser ! répliqua vivement Fabrice.

—Eh ! mon ami, si vive que soit la tendresse qu'on ressent pour celui qui souffre, ce n'est pas gai d'être garde-malade...

—Ne suis-je pas trop heureux, cher oncle, de contribuer en quelque chose à votre guérison ?

—Ma guérison... répéta l'ex-banquier en secouant mélancoliquement la tête.

—Elle est sûre et sera prochaine....

—Tu dis cela pour me rassurer....

—Je dis ce que je sais et ce que je crois, je le jure... et c'est aussi l'avis du médecin....

—Je souhaite de toutes mes forces que vous ayez raison tous deux... murmura M. Delarivière.

—N'en doutez pas... nous avons raison.

—Mais, continua l'ex-banquier, l'idée que je suis perdu sans ressources s'est emparée de mon esprit, et je ne peux plus l'en éloigner....

—Ah ! mon oncle, chasse-la bien vite, cette idée folle et sinistre ! s'écria le jeune homme : elle vous serait funeste, et certainement aggraverait votre position... Tâchez de dormir et ne parlez plus.... La fatigue vous est contraire, et le médecin commande un absolu repos.

M. Delarivière secoua de nouveau la tête et reprit :

—Le médecin fait ce qu'il peut... C'est un homme habile et dévoué, mais toute sa science ne prolongerait pas ma vie d'une seconde, quand mon âme voudra briser le lien qui l'attache à mon corps....

—Vous m'affligez cruellement, mon oncle ! dit Fabrice d'un ton de reproche, encore une fois, je vous en supplie, surmontez ces défaillances morales, inexplicables chez un homme aussi bien trempé que vous !....

—Ces idées que tu prends pour des défaillances, mon cher enfant, balbutia l'ex-banquier, doivent porter un autre nom...

—Lequel ?

—Celui de pressentiments... Je ne sais quel instinct mystérieux m'avertit que je ne reverrai point la France....

—Ah ! mon oncle... commença Fabrice.

—Laisse-moi continuer... interrompit M. Delarivière. Dieu m'est témoin que je n'ai pas peur de la mort... Si j'étais seul au monde, la pensée du grand voyage m'attristerait à peine... Je n'ai jamais fait beaucoup de mal, j'ai tâché quelquefois de faire un peu de bien, et Dieu, je le crois fermement m'accueillerait dans sa miséricorde... Mais ce sera pour moi une poignante douleur, une profonde amertume, de m'en aller de ce monde sans avoir embrassé une dernière fois les êtres chéris qui ont été la joie de ma vie. Jeanne et Edmée.

Deux grosses larmes coulèrent sur les joues de M. Delarivière.

—Eh ! mon oncle, répondit vivement Fabrice, vous reverrez ma tante et ma cousine... La fièvre seule enfante les fantômes qui haudent votre esprit en ce moment... Pourquoi penser sans cesse à la mort quand vous n'êtes pas même en danger ?... Vous vivrez, je vous le promets !....

M. Delarivière sourit.

—Fasse le Ciel que tu sois bon prophète... dit-il, mais comme il m'est impossible de le croire, je ne veux pas mourir sans t'avoir dit ce que j'attends de toi.

Le jeune homme prit une physionomie désolée.

—Je vous répète, cher oncle, que parler vous fatigue et que le médecin l'a défendu, murmura-t-il. Vous m'apprendrez plus tard ce que vous souhaitez de moi... Nous avons tout le temps... Votre désobéissance aux prescriptions du médecin m'afflige plus que je ne saurais dire....

—Je regrette de t'affliger, cher enfant, mais il faut que je parle, et je parlerai... Souleve-moi dans mon lit... place les oreillers derrière mes épaules, et donne-moi à boire... j'ai soif...

Fabrice ne fit pas d'objections.

Il arrangea les oreillers ainsi que le demandait le malade et, remplissant de potion une tasse, il la lui présenta.

M. Delarivière but avidement.

—Ah ! cela fait du bien ! dit-il.

Il respira deux ou trois fois de suite, longuement, à pleins poumons, et reprit :

—Maintenant, cher enfant, causons... Mon mal n'est point dangereux, soit !... Je vivrai, je l'admets ! Tu vois que j'abonde dans ton sens ! Mais ici-bas il importe de tout prévoir... l'existence humaine est fragile, et je dois penser, en cas de mort, à ceux que je laisserai derrière moi...

Le jeune homme fit un mouvement.

—Ne m'interromps pas, je t'en prie... continua M. Delarivière avec vivacité. Cette conversation me fatigue beaucoup, je le sens, et j'ai besoin du peu de force qui me reste pour te donner les instructions qui me tiennent si fort à cœur.

La sueur perlait à grosses gouttes sur le front du malade ; il semblait épuisé et garda le silence pendant un instant afin de reconquérir un peu de vigueur à l'aide de sa volonté.

Fabrice luttait contre lui-même pour cacher son trouble.

Le banquier reprit :

—Tu connais mon testament... Je ne changerai pas une ligne à sa teneur... Je devais régulariser mon mariage avec ma bien-aimée Jeanne... C'était, tu le sais, le plus cher et le plus caressé de mes vœux !... Mais, hélas aujourd'hui tout nous sépare... la folie... et bientôt peut-être la mort,

et j'aurai le chagrin profond de quitter la vie sans l'avoir revue ! Je désire que tu deviennes, toi qui es presque mon fils, le soutien et le protecteur de ma pauvre femme... Tu sais combien elle méritait ce titre ! Tu veilleras sur elle comme un enfant veille sur sa mère... Si elle revient à la raison, tu lui diras que ma dernière pensée a été pour elle et pour notre fille chérie, et que mes lèvres défaillantes ont répété leurs noms unis, à la minute suprême où s'exhalait mon dernier souffle... tu me jures de lui répéter cela, et de faire tout ce qui dépendra de toi pour hâter sa guérison complète ?

—Inutile serment, cher oncle, répondit Fabrice, puisque vous vivrez et que, dans quelques jours, vous reverrez Edmée et sa mère...

—Qu'importe ? Ne me refuse point une promesse qui me rassure et à laquelle j'attache un grand prix... Jure-moi de faire ce que je te demande...

—Ah ! je vous le jure, et de toute mon âme !...

—Je te crois et te remercie, mais j'attends de toi une autre chose encore...

—Parlez, mon oncle... Quand vous aurez tout dit, vos préoccupations disparaîtront sans doute... Le calme dont vous avez besoin reviendra... De quoi s'agit-il ?...

—D'Edmée... Si je meurs et si Jeanne reste folle, Edmée se trouvera seule au monde, ou du moins se trouverait seule si tu n'étais là, toi, pour remplacer son père et sa mère... Jure-moi d'être pour la douce mignonne le plus dévoué de tous les frères, jusqu'au jour où tu la confieras à un mari digne d'elle et capable de la rendre heureuse...

—Je vous le jure, mon oncle ! répéta le jeune homme.

—Merci de nouveau... Dieu te bénira, mon enfant, pour la consolation que tu m'apportes !... J'ai presque fini... Ouvre ma valise, je te prie, et donne moi le carnet où se trouvent les traites sur Paris, payables à vue et représentant la plus grande partie de ma fortune...

—Qu'en voulez-vous faire, mon oncle ? demanda Fabrice stupéfait.

—Je veux les endosser afin que, si je venais à mourir, le paiement puisse en être effectué entre tes mains sans difficultés légales et sans discussions.

Fabrice eut beau se contenir, un éclair fauve brilla dans ses prunelles.

—Je vous obéis, cher oncle... dit-il en se levant.

Il ouvrit la valise désignée, y prit le carnet qu'il connaissait bien, et le présenta à M. Delarivière.

—Une plume et de l'encre à présent... fit ce dernier.

—Voici ce que vous me demandez.

Le vieillard, pendant quelques secondes, parut avoir retrouvé ses forces.

Il trempa la plume dans l'encre, et d'une main presque ferme il mit sa signature au dos de chaque traite.

Cette besogne achevée, il tendit le carnet à son neveu et retomba lourdement sur l'oreiller ; ses yeux se fermèrent, un soupir rauque s'échappa de sa poitrine, et il demeura immobile.

Ce fut si soudain, les lignes de son visage devinrent à tel point rigides que Fabrice le crut mort ou mourant et s'empressa de poser la main sur son cœur avec l'odieuse espoir qu'il ne le sentirait plus battre.

Il se trompait.

La fatigue résultant de la scène que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs avait simplement amené une défaillance.

Cette défaillance fut de courte durée.

M. Delarivière rouvrit les yeux, et voyant son neveu penché sur lui, s'expliquant d'ailleurs naturellement dans un sens favorable l'expression indéfinissable de son regard, il lui sourit, lui prit les deux mains et les pressa contre sa poitrine.

Fabrice, —âme de boue et front d'airain,—subit sans pâlir cette touchante caresse, comme jadis le traître Judas avait subi le baiser du Christ !

## XIII

## LA POTION INDIENNE.

—Si Dieu m'appelle à lui maintenant, murmura M. Delarivière d'une voix faible comme un souffle, je mourrai tranquille... tu m'as fait le serment de veiller sur Edmée et sur Jeanne... d'être leur protecteur...

—Et ce serment, je le tiendrai, mon oncle ! répliqua Fabrice, mais grâce au Ciel, cela ne sera point nécessaire... Vous vivrez encore de longues années, pour le bonheur de ceux qui vous aiment !

—Cher enfant, tu es bon... sois béni ! dit le vieillard, et dans un élan de tendresse et de gratitude, il pressa les mains de Fabrice contre ses lèvres.

C'en était trop...

Le jeune homme sentit un frisson courir dans ses veines ; mais, toujours maître de lui-même, il se pencha vers son oncle et l'embrassa sur les deux joues.

—Je suis brisé... balbutia M. Delarivière au bout d'un instant, il me semble que j'ai sommeil... Laisse-moi reposer un peu...

—Vous ne désirez rien, cher oncle ?

Le vieillard fit un signe négatif.

—Je vous laisse donc... poursuivit Fabrice, mais je reviendrai bientôt.

Et, après avoir replacé le carnet aux chèques dans la valise qu'il referma soigneusement à double tour et dont il mit la clef dans sa poche, il sortit de la chambre en se disant tout bas :

—Ou je me trompe fort, ou l'héritage de mon oncle sera prochainement ouvert.

La scène à laquelle nous venons de faire assister nos lecteurs, et la surexcitation momentanée résultant de cette scène avaient singulièrement affaibli M. Delarivière.

Le docteur Bardy, lorsqu'il vint faire sa visite du soir, constata que le mal s'était fort aggravé.

Cependant il ne perdit point encore toute espérance.

Il prescrivit pour la nuit une potion dont il fallait administrer les doses avec une grande régularité et, voulant laisser à Fabrice quelques heures de sommeil, il chargea un matelot infirmier de veiller près du vieillard.

—Docteur, lui demanda le capitaine Kerjal au moment où il sortait de la cabine, êtes vous fixé ce soir, comme vous y comptiez ?

—Non, répliqua le médecin ; je puis dire seulement que toute secousse physique ou morale serait funeste... Si nous achevons notre traversée par un temps calme M. Delarivière arrivera vivant au Havre, mais je n'oserais affirmer qu'il sera sauvé. Demain, peut-être, saurai-je mieux à quoi m'en tenir.

—L'état du malade a donc empiré ?

—Oui.

—A quelle cause attribuez-vous cette aggravation !

—M. Fabrice Leclère m'a dit que son oncle, se croyant en grand péril, avait tenu à l'entretenir longuement de ses volontés dernières... Cet entretien a nécessairement amené une extrême fatigue à sa suite. C'est du calme surtout qu'il fallait, et qu'il faut encore à M. Delarivière.

—Espérons que ce calme ne lui manquera pas, car je le connais depuis longtemps, je lui suis très attaché, et sa mort me causerait un profond chagrin...

—Espérons, répéta le docteur.

La nuit se passa sans incidents.

Le matelot infirmier s'était scrupuleusement acquitté de sa mission de confiance.

Dès le point du jour le médecin, accompagné de Fabrice et du capitaine Kerjal, se rendit à la cabine de l'ex-banquier.

Du premier coup d'œil il jugea l'état du malade.

Un sourire de satisfaction se dessina sur ses lèvres.

M. Delarivière voulut parler.

Le docteur lui fit signe de se taire, étudia les pulsations de l'artère, et appliqua son oreille sur le côté gauche de la poitrine.

Quand il se redressa, son sourire était de plus en plus significatif.

— Tout va bien... dit-il. La fièvre a diminué... La fluxion n'a fait aucun progrès...

Il ajouta en s'adressant au matelot :

— Notre malade a-t-il dormi ?

— Oui, major.

— Combien de temps ?

— Trois heures environ.

— D'une seule traite ?

— Oui, major.

— Le sommeil était-il agité ?

— Un peu, au commencement, mais ensuite il est devenu très paisible... la respiration seule restait bruyante.

— Allons, cher monsieur Delarivière, dit alors le docteur, la situation est bonne, et meilleure encore que je n'osais l'espérer. Mais défense absolue de prononcer un seul mot. Vous m'entendez ?... C'est très important !

L'ex-banquier fit un signe de tête facile à traduire par ces mots :

— Ne craignez rien... Je ne parlerai pas.

Le matelot infirmier fut congédié, et les trois hommes quittèrent la cabine.

— Eh bien, docteur ? demanda Fabrice avec une émotion dont ses auditeurs étaient bien loin de soupçonner la nature. Vous pouvez maintenant nous dire la vérité tout entière... J'aurai la force de l'entendre, même si elle doit me briser le cœur. Que pensez-vous de l'état de mon oncle ?

— Cher monsieur Leclère, répondit le médecin, mes paroles de tout à l'heure étaient l'expression de la vérité. Je compte positivement sauver M. Delarivière.

Le capitaine Kerjal frappa joyeusement dans ses mains.

— Voilà une bonne nouvelle, s'écria-t-il. Nous allons la fêter au déjeuner en buvant du vin de Champagne à la santé de notre malade ! et de mon meilleur ! du Champagne Mercier, tout simplement ! les premières caves d'épernay ! Vous m'en direz des nouvelles !

Fabrice, en entendant la réponse du médecin, avait tressailli, mais il était trop bon comédien pour ne pas savoir cacher à tous les regards ce qui se passait au fond de son âme.

— Ah ! vous me rendez profondément heureux ! fit-il en serrant avec effusion les mains du docteur. C'est à peine si j'osais espérer encore...

— Nous avons désormais toutes les chances pour nous, reprit le médecin, et j'administrerai ce soir à M. Delarivière une potion dont un confrère indien m'a donné la recette et dont l'effet sera décisif...

— Je passerai la nuit près de mon oncle ! dit vivement Fabrice.

— Ne craignez-vous pas la fatigue ?

— Eh ! monsieur, que m'importe la fatigue quand il s'agit du seul et bien-aimé parent qui me reste en ce monde ? s'écria le jeune homme avec feu.

— Je vous comprends et je vous approuve. Votre oncle a bien raison de vous regarder comme son fils...

Fabrice s'inclina sans répondre.

Le soir arriva.

M. Delarivière avait passé la journée sans grande souffrance et dans un état de calme relatif. L'oppression diminuait de plus en plus. Le point douloureux situé au-dessous du cœur subsistait encore, mais n'offrait rien d'alarmant.

Fabrice, lui, passa cette journée dans un état de surexcitation fiévreuse et de perplexité terrible.

Depuis la veille il s'était répété à vingt reprises :

— Mon oncle est perdu !

La mort de M. Delarivière devait le mettre en possession d'une fortune colossale qui se trouvait presque entière dans ses mains, nous le savons. Cette fortune, il lui semblait la posséder déjà.

Et voilà que tout à coup le médecin faisait crouler ses illusions, anéantissait son rêve, en disant :

— Cet homme vivra ! Je le sauverai !

Or le docteur Bardy semblait sûr de lui. Ce qu'il promettait de faire, il le ferait sans doute.

— Ainsi, murmura Fabrice avec une violente révolte intérieure, il va falloir me condamner de nouveau à l'humilité, à l'obéissance ! Il va falloir attacher plus que jamais sur mon visage ce masque qui m'étouffe ! Il va falloir me contenter de ronger un os, quand toutes les richesses de mon oncle suffiraient à peine à mon insatiable appétit !

Ce que Fabrice appelait un os à ronger, c'étaient les quatre millions donnés par M. Delarivière avec une si touchante et si paternelle générosité !

Le misérable complice de Frantz Rittner et de René Jancelyn pensait à ces choses sombres en ce promenant à grands pas, de long en large, sur le pont de l'*Albatros*, quand il fut tout à coup tiré de sa rêverie par le bruit d'une discussion assez vive.

Il s'approcha machinalement d'un groupe de cinq ou six personnes au milieu desquelles se trouvait le capitaine Kerjal :

Tous les regards interrogeaient l'horizon.

— Regardez, monsieur, dit le capitaine en tendant à l'un des passagers la lunette marine qu'il tenait à la main, vous verrez bien que je ne me trompe pas.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Fabrice.

Au lieu de répondre, le capitaine interrogea :

— Que voyez-vous là-bas, à l'arrière, un peu à gauche de la fumée du paquebot que nous avons croisé tout à l'heure ?

— Il me semble distinguer vaguement un point noir presque imperceptible.

— Que vous disais-je, monsieur ? s'écria le loup de mer triomphant. Il n'a pas besoin de lunette, lui ! il le voit à l'œil nu !

— Ce point noir serait-il dangereux ? reprit Fabrice.

— J'en ai peur...

— Présage-t-il une tempête ?

— Sinon une tempête, du moins un grain terrible, qui tombera certainement sur l'*Albatros* d'ici à deux ou trois heures.

— Ce grain ou cette tempête sont-ils inévitables ?

— Oui, à moins d'une saute de vent improbable et même inadmissible, vu l'état de l'atmosphère.

Et le capitaine Kerjal quitta le petit groupe pour aller donner des ordres à son équipage, en prévision de la bourasque que son expérience de vieux marin lui permettait de prédire à coup sûr.

#### XIV

##### LA SOIF ET LA MORT.

Bientôt d'infailibles indices annoncèrent que les prévisions du capitaine ne tarderait pas à se réaliser.

L'air fraîchissait.

La mer, unie jusqu'à ce moment comme la surface d'un lac, commençait à se creuser sous une pression mystérieuse.

Le point noir à propos duquel avait eu lieu une controverse si animée grossissait à vue d'œil.

Le vent, qui depuis le matin soufflait du nord, avait sauté tout à coup au nord-ouest, et tournait au sud sud-ouest, ce qui amenait le point noir dans la direction de l'*Albatros*.

Les mouettes et les goélands rasaient la crête des petites vagues en poussant des cris aigus, signes précurseur de l'orage.

Fabrice allait descendre dans l'entrepont et gagner la salle à manger pour se mettre à table.

Sur la plus haute marche de l'escalier il se trouva face à face avec le docteur Bardy.

— Je vous cherchais, monsieur Leclère, lui dit ce dernier.

— Avez-vous quelques recommandations à m'adresser ?

— J'ai d'abord à vous remettre la potion que votre oncle prendra cette nuit.

Le médecin tenait à la main un petit flacon de cristal :

Il le tendit à Fabrice qui le mit dans sa poche et demanda :

— A quelles doses et à quels intervalles cette potion doit-elle être administrée ?

— Je vous expliquerai cela quand nous nous serons bien ren-



du compte de l'état actuel de notre malade... Allons le voir ensemble...

—Venez, docteur...

Les deux hommes entrèrent dans la cabine de l'ex-banquier.

M. Delarivière avait un peu dormi.

Son visage était moins coloré.

Le médecin étudia les pulsations de l'artère et constata que la fièvre se rouvrait en décroissance.

—Docteur, demanda le vieillard en souriant, me permettez-vous de parler?...

—Il le faut bien, puisque je vais vous faire subir un petit interrogatoire.

—Je pourrai vous répondre sans fatigue... je me sens mieux...

—Êtes-vous altéré?

—Beaucoup... J'ai une soif ardente...

—Il ne faut pas céder à cette soif... c'est très important, c'est indispensable...

—Ce sera dur, mais j'obéirai.

—La douleur que vous ressentiez au côté gauche a-t-elle diminué?

—Un peu...

—Éprouvez-vous quelque chose au cœur?

—Oui... une sorte de contraction...

—Fréquente?

—Elle se renouvelle toutes les quatre ou cinq minutes... c'est une sensation désagréable, mais, en somme, facile à supporter.

—A quel moment s'est-elle manifestée pour la première fois?

—Il y a environ deux heures...

—Bien... Je sais ce que je voulais savoir... inutile de vous fatiguer davantage... Ne parlez plus maintenant.

Le médecin se tourna vers Fabrice et lui dit :

—Monsieur Fabrice, regardez, je vous prie, votre montre... Elle doit indiquer six heures moins quelques minutes...

—Moins cinq minutes, oui, docteur.

—A huit heures précises vous donnerez à M. Delarivière une cuillerée de la potion que je vous ai remise... Vous administrerez la seconde à huit heures et demie, et la troisième, qui sera la dernière, à neuf heures.

—Vos instructions seront ponctuellement suivies...

—A présent, mon cher malade, ajouta le médecin en serrant la main du banquier, il ne me reste qu'à vous souhaiter une bonne nuit, en vous affirmant que demain matin vous serez en pleine voie de convalescence... Monsieur Leclère, allons dîner...

Fabrice posa sur une table le petit flacon et suivit le docteur.

Ce dernier en sortant de la cabine le prit par le bras, le conduisit dans la salle à manger encore déserte, et là, se plaçant en face de lui et mettant une sourdine à sa voix, lui dit :

—Prêtez-moi toute votre attention, monsieur Leclère, j'ai à vous parler sérieusement.

—Parlez, docteur, répondit le jeune homme, vous n'aurez jamais ou d'auditeur plus attentif.

Le médecin continua :

—Je vous dois des explications relatives au traitement que je vais faire suivre à votre oncle et qui n'est point du tout en usage parmi mes confrères d'Europe... Vous chercheriez en vain dans le Codex la formule de la potion préparée par moi. L'effet de ce topique indien est d'une violence extrême, mais en même temps d'une puissance incomparable... Ce remède, que j'ai eu souvent dans ma longue carrière l'occasion d'expérimenter, produit littéralement des miracles... Quarante-vingt-dix-neuf fois sur cent il anéantit jusqu'au dernier vestige de la congestion pulmonaire... Jusqu'ici mes efforts n'ont tendu qu'à enrayer le mal... Je vais tenter maintenant de le faire disparaître...

—Ah ! —s'écria Fabrice, —que Dieu le permette !

—Il le permettra, gardons-nous d'en douter, mais écoutez-

moi bien, car la vie de votre oncle sera cette nuit entre vos mains. Aussitôt après avoir absorbé la première cuillerée de potion, M. Delarivière aura des vertiges accompagnés d'une fièvre nerveuse violente, et sera pris de délire... Ne vous laissez point troubler par ses divagations, et s'il refusait par hazard, d'une manière inconsciente, de prendre la seconde ou la troisième dose, appelez-moi, je vous viendrais en aide... Voici maintenant une recommandation d'une importance absolument capitale. Vous avez entendu tout à l'heure votre oncle se plaindre de la soif ?

—Oui...

—Sous l'influence de la potion, l'intensité de cette soif grandira dans d'effrayantes proportions... il demandera à boire... il priera... il suppliera... il vous accusera peut-être de vouloir sa mort... Soyez inflexible... Ayez une volonté de fer pour la résistance... Une goutte d'eau, vous entendez bien, UNE SEULE GOUTTE, non seulement neutraliserait l'effet du bienfaisant breuvage, mais déterminerait une crise terrible...

—Une crise ?... —répéta le neveu du banquier.

—Oui... le délire momentané de votre oncle se changerait en une sorte de folie furieuse où s'useraient les forces vitales et qui, selon toute vraisemblance, amènerait la mort à sa suite...

—Et, —s'écria Fabrice, —pour produire cet effroyable résultat il suffirait d'une goutte d'eau ?...

Le médecin fit un signe affirmatif.

—Ah ! soyez tranquille !... —reprit le jeune homme. — Jamais consigne ne sera plus rigoureusement observée !

—J'y compte.

L'arrivée du capitaine Kerjal interrompit l'entretien.

—Eh bien, docteur, —dit-il, —nous allons avoir une tempête...

—Parlez vous sérieusement, capitaine ? —demanda le médecin.

—Trop sérieusement, et je crois devoir vous prévenir, car vous nous avez affirmé hier qu'un changement de temps serait très préjudiciable à la guérison de votre malade...

—Ce n'est que trop vrai ! Cette tempête est-elle imminente ?

—Hélas ! oui...

—Allons, je joue de malheur ! Cependant je veux espérer que l'énergie de ma potion produira son effet quand même ! je vous avertis, monsieur Leclère, que le désordre des éléments redoublera l'agitation fébrile de votre oncle et augmentera son délire...

—Je serai sur mes gardes, docteur et, si votre aide me devenait nécessaire, je vous ferais appeler aussitôt...

—En attendant le grain allons nous mettre à table... —reprit le capitaine. — Mes hommes sont à leur poste, tout est paré, et nous tiendrons vigoureusement tête au péril, je vous le promets...

—Je vous rejoindrai dans une minute, —dit Fabrice en quittant les deux hommes.

Il courut à sa cabine, prit au fond d'une valise un petit flacon de cristal ayant contenu de l'eau de Portugal, le rempli d'eau pure, le glissa dans sa poche, et gagna la salle à manger où il s'assit entre le docteur et le capitaine.

Le dîner fut rapide et silencieux.

Au bout d'une demi-heure les passagers, très inquiets pour la plupart, quittèrent leurs places et montèrent sur le pont.

L'orage annoncé commençait.

Au loin de fréquents éclairs sillonnaient le ciel, devenu noir comme de l'ébène.

De grandes lames arrivaient des confins de l'horizon et faisaient craquer l'*Albatros* dans sa membrure solide.

Les cordages tendus vibraient sous l'effort du vent avec une harmonie bizarre et sinistre, mais les mouvements de l'hélice ne se ralentissaient point, et le gouvernail se comportait bien.

Le docteur et Fabrice entrèrent dans la cabine de M. Delarivière.

L'ex-banquier était très agité. — Il demanda :



—Que se passe-t-il ? —Est-ce que nous avons une tempête ?  
—Une simple bourrasque, mon oncle, —répliqua Fabrice.—  
Un fort coup de vent. . . Pas autre chose. . .

—Ce tangage et ce roulis me font beaucoup de mal. . . murmura le vieillard. —Mon oppression est revenue. . . —J'ai peine à respirer. . . Ma soif redouble. . .

Le médecin regarda sa montre.

Elle indiquait huit heures.

—Cher monsieur, —dit-il, —nous allons remédier à cela. . .  
Donnez la première cuillerée, —ajouta-t-il en s'adressant au jeune homme.

Fabrice obéit.

M. Delarivière but avidement la faible dose de potion qu'on lui présentait ; il tressaillit de tout son corps et sa tête retomba sur l'oreiller.

Cinq minutes s'écoulèrent dans un calme relatif, puis le malade se souleva brusquement, la face empourprée, les yeux hagards. —Il jeta ses deux bras dans le vide, faisant le geste de s'accrocher à des tentures imaginaires, et il balbutia avec une expression de profonde épouvante :

—Le navire tourne sur lui-même comme une feuille jouet d'un tourbillon. . . Nous coulons à pic ! Sauvons-nous à la nage ou nous sommes perdus !

Le docteur se pencha vers Fabrice et lui glissa dans l'oreille ces mots :

—Voilà le vertige qui vient et le délire qui commence. . .

—Je veillerai sur mon oncle avec une sollicitude filiale. . . murmura Fabrice Leclère.

—Vous veillerez, mais non pas seul, répliqua le médecin du bord.

—Allez-vous donc passer la nuit dans cette cabine ? demanda le jeune homme, que les paroles du docteur épouvantaient.

—C'est mon intention formelle.

—A quoi bon vous imposer une inutile fatigue ? . . .

—Si je la croyais inutile, cher monsieur Leclère, je ne me l'imposerais point. . .

—Un fait imprévu se produit-il ?

—Oui. . . Je crains que le délire, surexcité par le désordre des éléments, ne prenne d'effrayantes proportions. . . et dans ce cas nous ne serons pas trop de deux pour maintenir notre malade. . .

Fabrice, les sourcils contractés, baissait la tête afin de cacher la pâleur de son visage et se disait tout bas :

—Quel contretemps funeste ! Comment éloiger cet homme ?

Le docteur, immobile à quelques pas du lit, suivait d'un regard attentif les moindres mouvements de M. Delarivière.

Au dehors l'ouragan s'approchait avec une diabolique rapidité.

Le vent commençait à souffler en foudre.

D'énormes paquets de mer assaillaient sans relâche l'*Albatros* qui bondissait sous leur choc comme un cheval fougueux dont l'éperon déchire les flancs.

Le capitaine Kerjal, debout et tête nue sur le gaillard d'arrière, son porte-*x* à la main, interrogeait des yeux l'horizon couleur d'encre que zébraient des éclairs éblouissants.

Quelques minutes encore et le navire se trouverait au point central de la tourmente.

Les coups de tonnerre vibraient sans relâche comme les roulements d'un gigantesque tam-tam.

La machine cependant fonctionnait toujours, et l'*Albatros*, à sec de toile, se comportait d'une façon vaillante.

Tandis que le capitaine, à son poste de commandement, s'apprêtait à lutter contre la mer impétueuse et les vents en furie, le délire de M. Delarivière n'atteignait point les proportions redoutées par le docteur.

Après quelques minutes de divagation le vieillard avait paru s'assoupir. Au bout d'une demi-heure écoulée on le tira de cette somnolence prévue pour lui faire prendre la seconde cuillerée de potion.

Il but docilement le liquide que lui présentait Fabrice, et vingt secondes plus tard il murmura :

—J'ai soif. . .

Ni le médecin ni le jeune homme ne purent entendre.

Le tangage et le roulis devenaient formidables.

Une lampe mobile, suspendue au plafond par une triple chaînette, oscillait comme un encensoir, éclairant de leurs intermittentes et quasi-fantastiques l'intérieur de la cabine, tantôt frappant d'aplomb le visage du vieillard, et tantôt le laissant dans une ombre sinistre.

—J'ai soif. . . répéta de nouveau M. Delarivière d'une voix plus haute, mais sèche et comme brisée. J'ai soif. . . Je meurs de soif. . .

Fabrice se leva pour s'approcher du lit et répondre à son oncle.

Le docteur lui fit signe de se rasseoir et de garder le silence.

Le père d'Edmée s'agitait en proie à une crise de délire, et s'efforçait de saisir le breuvage convoité qu'il croyait voir à portée de sa main.

—Ah ! balbutia-t-il avec une sorte de râle, la soif me dévore et me tue. . . Ayez pitié de moi !. . . Ne me condamnez pas plus longtemps à un tel supplice. . . il est au-dessus de mon courage. . . au-dessus de mes forces. . . Faut-il d'une goutte d'eau, j'agonise. . . Sauvez-moi. . .

—Cher monsieur Delarivière, répliqua le docteur, cette souffrance dont vous parlez, c'est la guérison. . . c'est le salut. . . Ne vous épuisez point en inutiles paroles. . . Vous ne pouvez boire en ce moment.

—Vous êtes un assassin !!! cria le vieillard. Vous me tuez !!!

—Je vous sauve ! !

La figure de M. Delarivière se décomposait.

Ses joues devenaient creuses ; un cercle noir se dessinait autour de ses yeux injectés de sang. Ses lèvres s'agitaient convulsivement pour aspirer l'air qui faisait défaut à sa poitrine haletante.

La troisième cuillerée de potion lui fut administrée.

La fraîcheur relative du breuvage touchant ses lèvres en feu parut lui causer une sensation délicieuse.

—Encore !. . . fit-il avidement, encore ! !

Le docteur secoua la tête en disant :

—Maintenant il ne nous reste plus qu'à attendre.

La tempête était dans toute sa force.

Les coups de mer redoublaient, assaillant le navire avec une telle fureur qu'ils le couchaient sur le flanc, et que pendant quelques secondes on pouvait craindre qu'il ne se relevât point.

L'hélice cependant tournait encore, mais presque toujours dans le vide. Le navire n'obéissait plus au gouvernail. La situation devenait effroyablement périlleuse.

Soudain une lueur blanche, d'un éclat insoutenable, illumina les profondeurs du ciel et les abîmes de la mer. Un coup de tonnerre assourdissant retentit, et la foudre, coupant un des mâts par le pied, le jeta sur le pont.

Au bruit de sa chute succéda un cri si douloureux, si déchirant, qu'il domina le tapage des éléments.

Les tronçons du mât foudroyé venaient de renverser un matelot et de lui briser les deux cuisses.

—La barre à tribord !. . . commanda le capitaine Kerjal qui s'apercevait d'une saute de vent et entrevoyait la possibilité de fuir devant la tempête. Chauffez ferme ! Chauffez à toute vapeur !

Le navire obéit à l'action combinée du gouvernail et de l'hélice, et son étrave fendit de nouveau les vagues

—Déblayez le pont ! reprit le vieux loup de mer !

Les matelots se mirent à l'œuvre aussitôt.

—Capitaine. . . cria l'un d'eux. Un homme blessé. . .

—Qu'on le porte dans l'entrepont et qu'on prévienne le docteur. . . On le trouvera dans la cabine du second. Faites vite !

Un matelot descendit comme une trombe les marches de l'escalier et, sans même frapper, ouvrit la porte de la cabine.

—Qu'y a-t-il demanda le médecin surpris.

—Ordre du capitaine, docteur... Un homme blessé... répondit le matelot.

—J'y vais...

Et le docteur sortit précipitamment, sans refermer la porte.

—Enfin !! murmura Fabrice dont le visage prit une expression de joie hideuse. Enfin, il me quitte !! Je puis agir.

M. Delarivière était maintenant en proie à un effrayant vertige. Il lui semblait rouler dans un gouffre sans fond. Il poussait de sourdes exclamations, des gémissements entrecoupés, et il se cramponnait des deux mains à ses couvertures.

Fabrice, tirant de sa poche le petit flacon de cristal que nous l'avons vu remplir d'eau dans sa cabine, s'approcha du vieillard, se pencha sur lui et d'une voix basse mais très distincte lui dit :

—Mon oncle, avez-vous toujours soif ?

Ces mots, frappant l'oreille de M. Delarivière, le galvanisèrent comme aurait pu le faire l'étincelle d'une pile de Volta, et dissipèrent pour un moment son vertige.

—Oui... balbutia-t-il, toujours... toujours... la soif m'étrangle et me consume... la soif me tue...

—Eh bien, buvez ! répondit Fabrice en appliquant aux lèvres de son oncle l'orifice du flacon débouché.

Avidement, d'une seule gorgée, M. Delarivière en absorba le contenu.

Un dose d'acide sulfurique n'aurait pu produire un effet plus terrible que celui déterminé par ces quelques gouttes d'eau.

Le délire dont nous avons signalé l'existence se changea immédiatement en un accès de folie furieuse.

Le vieillard se dressa sur son lit, bondit dans la cabine, en fit deux ou trois fois le tour comme une bête fauve encagée, poussant des cris rauques, brisant au passage tout ce qui se trouvait à portée de sa main, et enfin voyant la porte ouverte, s'élança sans vêtements dans le couloir, puis dans l'escalier qui conduisait au pont.

Fabrice le suivit, mais les ténèbres étaient profondes et au bout d'un quart de seconde il le perdit de vue.

Malgré la saute de vent si habilement exploitée par le capitaine, la tourmente ne diminuait point ; elle semblait au contraire redoubler d'intensité.

Les grondements du tonnerre, retentissant lugubre et sans relâche, s'unissaient au fracas des vagues, aux plaintes de la nature que chaque coup de tangage menaçait de déraciner, au grincement des chaînes du gouvernail, au sifflement aigu du vent dans les poulies.

De minute en minute des paquets de mer balayait le pont de bout en bout. La pluie tombait à torrents, comme si toutes les écluses du ciel venaient de s'ouvrir à la fois.

Dans cette obscurité compacte, sous ces avalanches d'écume et d'eau, Fabrice allait au hasard, chancelant, tombant à chaque pas pour se relever et retomber encore, sentant bien que sa vie était en grand danger, mais voulant à tout prix trouver le vieillard, et faire de la tempête une complice pour son œuvre infâme.

Tout à coup un éclair lui montra loin de lui, à l'avant du navire, une forme blanchâtre et mouvante pareille à un fantôme.

—C'est lui ! pensa le misérable.

Et rampant sur le plancher le long des bastingages, de manière à offrir le moins possible de prise aux coups de nier, il se dirigea vers la proue de l'*Albatros*.

## XV

### LA CONSOMMATION DU CRIME.

Fabrice ne s'était pas trompé.

La forme blanche entrevue sous les foux d'un éclair était bien celle de M. Delarivière.

Le complice de Franz Rittner et de René Jancelyn arriva sans peine à la pointe du navire, et se dressant brusquement sur ses pieds se trouva face à face avec son oncle.

L'ex-banquier, dont l'accès de délire grandissait de seconde en seconde, offrait un aspect terrifiant.

L'eau du ciel et l'écume des vagues collaient la toile de sa chemise sur ses membres secs et nerveux, son épaisse et courte chevelure semblait phosphorescente ; il gesticulait en parlant tout haut, et à ses phrases sans suite se mêlaient des plaintes sourdes et de rauques imprécations.

Sa haute taille, (qui paraissait plus haute encore au milieu de l'obscurité), dominait le faux bord.

C'était miracle qu'il ne perdit pas l'équilibre sous les coups incessants du tangage, et qu'il ne suivit point dans l'abîme les lourds paquets de mer qui s'abattaient sur lui.

—J'en aurai facilement raison... se dit Fabrice en jetant autour de lui un coup d'œil rapide.

Les ténèbres le protégeaient.

Il était impossible de rien distinguer à une distance de trois ou quatre pas et d'ailleurs les impérieuses nécessités de la manœuvre absorbaient les matelots.

Fabrice, sûr que le crime n'aurait pas de témoins, s'avébouta, saisit le vieillard par les hanches et se mit en devoir de lui faire perdre l'équilibre.

Il allait y parvenir, mais en ce moment l'instinct de la conservation triompha du délire qui pourtant atteignait son paroxysme.

M. Delarivière se débattit en poussant un cri d'épouvante et de colère...

Ses doigts osseux, dont l'accès de folie décuplait la force prirent son agresseur à la gorge et se joignirent autour de son cou comme un étou.

—Rien ne lui fera lâcher prise... pensa Fabrice, je suis perdu...

Il n'était pas homme cependant à ne point lutter jusqu'au bout contre une mort qu'il croyait inévitable.

Ses mains restaient libres...

L'une d'elles se glissa dans la poche de son pantalon et sortit armée d'un petit couteau catalan dont il ne se séparait jamais.

Il ouvrit ce couteau, et suffoqué, râlant, il eut encore la force d'en enfoncer la lame dans la poitrine nue de son oncle...

A l'instant l'étreinte mortelle se dénoua et Fabrice put respirer, tandis que le vieillard tombait à la renverse sur le plat bord du navire.

La besogne de l'assassin devenait facile. Il souleva sa victime par les jambes et la laissa glisser dans le gouffre où il jeta ensuite le couteau catalan.

Le crime était consommé, et la pluie tombant à flots lavait le sang répandu sur le pont...

Jamais impunité ne parut plus certaine.

On ne retrouve guère un cadavre en pleine mer, et d'ailleurs le délire du vieillard changeait le meurtre en accident...

Lorsque tout fut fini, l'assassin, pendant deux ou trois minutes, demeura inerte et comme effaré.

Les plus monstrueux criminels ont de ces émotions stupéfiantes, quand à l'éréthisme de l'action succède la détente des nerfs...

Fabrice ne regretta point ce qu'il avait fait, mais il eut presque peur de son œuvre.

Cela fut court, nous le répétons.

Le misérable haussa les épaules, chassa les idées noires qui se permettaient de l'obséder, et ne songea plus qu'aux précautions à prendre pour empêcher les soupçons du médecin de maître et de grandir.

Il regagna la cabine en se coulant de nouveau le long des bastingages ; il en ressortit aussitôt, s'élança dans l'escalier et cria de toutes ses forces :

—Au secours !... à moi !... à l'aide !... Docteur, où êtes-vous ? Venez, au nom du ciel !... venez vite !...

Le matelot à demi broyé par la chute du mât rendait le dernier soupir. La science ne pouvait rien pour lui, pas même prolonger ses souffrances.

Le médecin quitta l'infirmerie où ses soins devenaient inutiles, accourut rejoindre Fabrice sur le pont, et lui demanda :

— Pourquoi ces cris ? Qu'arrive-t-il donc ? Est-ce que M. Delarivière est plus mal ?

— Docteur, répondit le jeune homme d'une voix brisée, je redoute un affreux malheur... Mon oncle, pris soudain d'une véritable démence, a quitté son lit malgré mes efforts, a lutté contre moi, m'a renversé et s'est enfui de la cabine.

— Tonnerre du diable ! s'écria le médecin. Où est-il en ce moment ?

— Sur le pont, où je l'ai perdu de vue.

— Sur le pont ! Sous ces cataractes !... Sans vêtements !... Il y a de quoi le tuer aussi vite que le pourrait faire un coup de couteau !... Et comment le trouver dans ces ténèbres où l'on ne verrait pas sa main droite ? Je vais demander au capitaine de nous donner des hommes... Quel malheur ! Mille millions de charretées de diables ! Quel malheur !...

Le médecin allait se mettre à la recherche du capitaine, lorsque se fit entendre cette clameur, la plus effrayante qui puisse retentir sur un navire, en pleine mer et pendant une tempête :

— Au feu !...

La foudre, en brisant un des mâts, avait déterminé à fond de cale un commencement d'incendie, inaperçu d'abord et qui se manifestait maintenant par une épaisse fumée et des fourmillements d'étincelles.

— Aux pompes, tout le monde ! commanda le vieux loup de mer d'une voix stridente.

Il ajouta mentalement :

## AU BON MARCHÉ MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

Immense Vente de Marchandises d'Été

A LA MOITIÉ DE LEUR VALEUR

La balance de nos chapeaux de paille à être donnée  
La balance de nos châles d'été à être clairés à la moitié de leur valeur  
La balance de nos mousselines barrées et carreautes à 3/4c.  
Nos indiennes satines à 8c la verge  
Nos mousselines de couleur réduites à 5c la verge  
Nos seersuckers réduits à 6c la verge

### ETOFFES A ROBES

Toutes nos étoffes à robes à être clairées à la moitié de leur valeur réelle  
Nos cachemires réduits à 20c la verge  
Nos satins merveilleux réduits à 5c la verge  
MERCERIE réduite à 5c dans la piastre sur toute les lignes

### VENTE SPÉCIALE POUR CLAIREN

Tous nos tapis réduits de 21 pour cent  
Tous nos prelarts réduits de 25 pour cent  
Tout ce qui concerne l'aménagement et garnitures de maison réduits de 25 pour cent.  
Venez tous au Bon Marché, sauvez votre temps et doublez votre argent

ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

MONTREAL

— Si dans cinq minutes nous ne sommes pas maîtres du feu, ce sera le vrai moment de recommander notre âme au bon Dieu !...

A cette minute précise une colonne de flammes jaillit, éclairant d'une lueur sinistre le navire et les abîmes sans fond qui s'entr'ouvraient pour l'engloutir.

Le docteur Barly promena ses regards sur le pont et ne vit que des matelots affolés courant aux pompes.

Il secoua la tête en murmurant :

— Ce pauvre M. Delarivière a fait son dernier voyage !

Un quart d'heure plus tard les pompes, manœuvrées énergiquement, avaient triomphé de l'incendie, et l'intensité de l'ouragan diminuait de façon sensible.

On pouvait désormais considérer l'*Albatros* comme hors de péril.

Le capitaine Kerjul, mis au fait par le médecin, fit explorer le navire jusque dans les moindres recoins où un homme pris du délire de la fièvre aurait pu se cacher.

Nous savons déjà que l'ex-banquier de New York devait rester introuvable.

— Un coup de mer l'a certainement enlevé par-dessus bord... dit le capitaine... à moins que, dans sa folie, il ne se soit jeté lui-même à la mer...

FIN

Pour paraître dans le prochain numéro :

## LE RETOUR DE L'ASSASSIN

## Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 20 JUILLET

1757 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX.

Le Secrétaire, S. E. LEFEBVRE, 19 rue St-Jacques, Montréal

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE  
BIJOUX ET D'OBJETS DE FANTAISIE

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.

**CASTOR-FLUID** On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY B. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

ECURIE BALMORAL M. ST-JEAN, Propriétaire  
113, rue St-Hubert.

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Fourie de première ordre. Voitures élégantes. Chevaux de choix.